

LE PAYS DE FRANCE



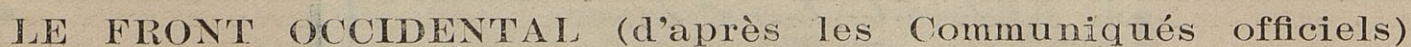
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Genl Fayolle

Abonnement pour la France....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20 Frs



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 10 AU 17 AOUT

SUR tout le front de Picardie, en cette semaine, a continué l'avance des alliés.

Le 10 août, les troupes britanniques poursuivent leur progression au nord-ouest de Pozières et prennent possession de tous leurs objectifs dans ce secteur. Nos alliés réussissent un coup de main au sud d'Arras et font avorter une attaque au sud de Martinpuich. Leurs positions, notamment au bois des Trônes, sont violemment bombardées.

Le 11, progrès au nord de Bazentin-le-Petit et au nord-est de Pozières. Des attaques et contre-attaques ennemies sont repoussées à Bazentin-le-Petit et au bois des Fourreaux. Petits succès près de Neuville-Saint-Vaast et au sud d'Ypres.

Le 12, l'ennemi échoue dans ses tentatives pour reprendre les tranchées qu'il a perdues le 10 au nord de Pozières. Sur tout le front britannique le bombardement est violent.

Le 13, nos alliés gagnent un peu de terrain vers Martinpuich, en enlevant quelques tranchées. Progrès plus notables au nord-ouest de Pozières, qui se traduisent par un gain de 400 mètres sur un front de 1.600. Ils essuient peu de pertes. Ils sont, de plus, heureux dans des coups de main sur la crête de Vinny et à l'est d'Armentières ; ils glanent là un peu de matériel et un certain nombre de prisonniers. Les Allemands les attaquent près de la redoute de Hohenzollern ; ils sont repoussés avec pertes. Leurs lignes continuent d'être bombardées activement.

Le 14 se passe en escarmouches un peu partout sur ce front. L'ennemi réussit à prendre pied dans un élément des tranchées perdues par lui la veille ; mais, comme il en est chassé aussitôt, il n'en résulte aucune modification des lignes britanniques. Opérations de mines réussies par nos alliés et bombardement énergique de leurs principales positions.

Le 15, à la suite de petits engagements au nord-ouest de Pozières, nos alliés réoccupent la presque totalité de quelques tranchées dont la possession était disputée depuis le 13. D'autre part, ils pénètrent dans les tranchées allemandes près de la ferme du Mouquet et repoussent quelques coups de main des Boches. L'artillerie est de part et d'autre toujours aussi active.

Le 16 se passe sans autres incidents que quelques petits engagements dans le voisinage de Pozières.

Le 17, nos alliés, poussant leur progression de concert avec nos propres opérations à Maurepas, avancent leurs lignes jusqu'à l'ouest et au sud-ouest de Guillemont. À l'ouest du bois des Fourreaux, ils s'emparent de 300 mètres de tranchées ennemies, situées à 300 mètres de leurs anciennes lignes. Une attaque allemande à l'est de la ferme du Mouquet est enrayée par leurs mitrailleuses. Les Allemands essaient de les surprendre au nord-ouest de Pozières, par des contre-attaques à gros effectifs, extrêmement violentes, renouvelées en peu d'heures jusqu'à six fois. Tous ces efforts échouent devant une résistance intrépide et un travail actif de l'artillerie et des mitrailleuses. Il en est de même d'une contre-attaque ennemie à Martinpuich. Au nord-ouest de Bazentin, les Anglais enlèvent à l'adversaire une centaine de mètres de tranchées.

Nous passons au secteur français de la Somme, qui a été le théâtre d'événements intéressants.

Le 10 août, nous réalisons des progrès au nord du bois de Hem. Des prisonniers, des mitrailleuses restent entre nos mains. Au sud du fleuve, à l'est de Vermandovillers, nous dispersons une reconnaissance qui tentait d'aborder nos lignes en faisant, selon l'habitude des Allemands, un large usage de liquides enflammés.

Le 11, nous ramenons quelques prisonniers et deux mitrailleuses du nord-est d'Hardecourt. Autres bonnes opérations le même jour : notre infanterie, enlevant à l'assaut plusieurs tranchées, porte notre ligne sur la croupe située au sud de Maurepas et le long de la route de Maurepas à Hem. Au nord du bois de Hem, nous prenons à l'ennemi une carrière puissamment fortifiée, deux petits bois, plus de 150 prisonniers et 10 mitrailleuses.

Le 12, une de nos reconnaissances pénètre dans le bois à l'est de la station de Hem. Une attaque en règle est déclenchée contre la troisième position allemande qui s'étendait depuis l'est d'Hardecourt jusqu'à la hauteur de Buscourt, petit hameau à l'est de Feuillères sur la rive gauche de la Somme, c'est-à-dire sur un front de 6 kilomètres et demi. Notre infanterie, toujours aussi vaillante, enlève du premier coup toutes les tranchées, tous les ouvrages, dont quelques-uns très forts, de ce large front, sur une profondeur de 600 à 1.000 mètres. Nous pénétrons dans le village de Maurepas dont une partie avec le cimetière restent en notre pouvoir. Ce succès porte nos lignes jusqu'à la pente Sud de la cote 109, le long de la route de Maurepas à Cléry et sur la croupe à l'ouest de ce village. Enfin nous gagnons ce jour-là plus de 1.000 prisonniers, avec 30 mitrailleuses. Pendant ce temps étaient repoussées des contre-attaques contre Cléry et Maurepas, contre la carrière du nord du bois de Hem, et, au sud de la Somme, contre la Maisonneuve.

Le 13, continuation de notre progression au sud-est de Maurepas sur les pentes de la croupe 109. Nous repoussons quelques attaques ayant pour objectif le cimetière de Maurepas : l'ennemi y perd beaucoup de monde, une centaine de prisonniers,

et quelques mitrailleuses. La lutte d'artillerie reste violente dans le secteur.

Le 14, le mauvais temps rend les opérations difficiles. Cependant nous élargissons nos positions au sud-ouest d'Estrées, en nous emparant de plusieurs éléments de tranchées à gauche du chemin de fer de Fay à Deniécourt. Nous y faisons des prisonniers.

Le 15, notre artillerie travaille activement contre les Boches dans quelques secteurs au nord de la Somme, ainsi que sur les régions au sud de Belloy, Estrées, et au nord de Lihons. Au sud de Belloy, dispersion à coups de fusil d'une reconnaissance ennemie.

Le 16, à la faveur du bombardement effectué la veille par notre artillerie, nos troupes prononcent des attaques qui sont couronnées de succès. Au nord de Maurepas, en liaison avec l'armée britannique, elles enlèvent toute une ligne de tranchées allemandes, sur un front d'environ 1.500 mètres, et atteignent en certains points la route de Guillemont à Maurepas. Au sud de ce village, sur un front de 2 kilomètres et une profondeur de 300 à 500 mètres, toutes les positions de l'ennemi à l'est de la route de Maurepas à Cléry tombent entre nos mains après un combat d'infanterie très vif et qui coûte de grosses pertes aux Allemands. En même temps, au sud de Belloy-en-Santerre, nous enlevons d'un seul élan, sur une longueur de 1.200 mètres, un système de tranchées allemandes puissamment fortifiées. Au cours de ces grosses affaires nous avons fait au moins 200 prisonniers et capturé 5 mitrailleuses.

Le 17, l'obligation d'organiser le terrain conquis retarde la progression de nos troupes. L'artillerie pendant ce temps ne chôme pas et prépare consciencieusement la continuation de notre avance.

De la Somme à la Meuse, les seuls faits à noter durant la période que nous analysons sont une certaine activité de l'artillerie dans le secteur de Moulin-sous-Touvent et des engagements au nord-ouest de Beaulne, du côté de Tahure et vers la Harazée.

Dans le secteur de Verdun également, l'activité a été moindre que dans celui de la Somme. Du 10 au 12, bombardement réciproque de nos positions et de celles des Allemands. Le 12 est marqué par de petits succès : légère progression de nos troupes au sud-est de Fleury, ainsi qu'au sud de l'ouvrage de Thiaumont. Nous repoussons une forte attaque au sud du bois d'Avocourt et deux autres, menées de nuit contre nous dans la région de Fleury.

Le 14, escarmouches à la grenade au sud du réduit d'Avocourt, et échecs des Allemands, l'un dans une attaque contre nos tranchées à l'est de la cote 304, les deux autres dans le village et auprès de Fleury.

Le 15, sur la rive droite de la Meuse, nos grenadiers, au nord de la Chapelle-Sainte-Fine, enlèvent brillamment 300 mètres de tranchées sur une profondeur de 200 mètres. Une contre-attaque de l'ennemi pour en reprendre une partie échoue sous notre tir. Bombardement violent à Fleury et à Vaux-Chapitre.

Le 16, on ne signale pas d'actions d'infanterie : le bombardement annoncé la veille continue.

Sur toutes les autres parties du front, la canonnade a occupé la période que nous analysons. Elle a été assez violente en certains endroits, par exemple au nord-ouest d'Altkirch, où elle préparait un coup de main ennemi qui ne put aboutir.

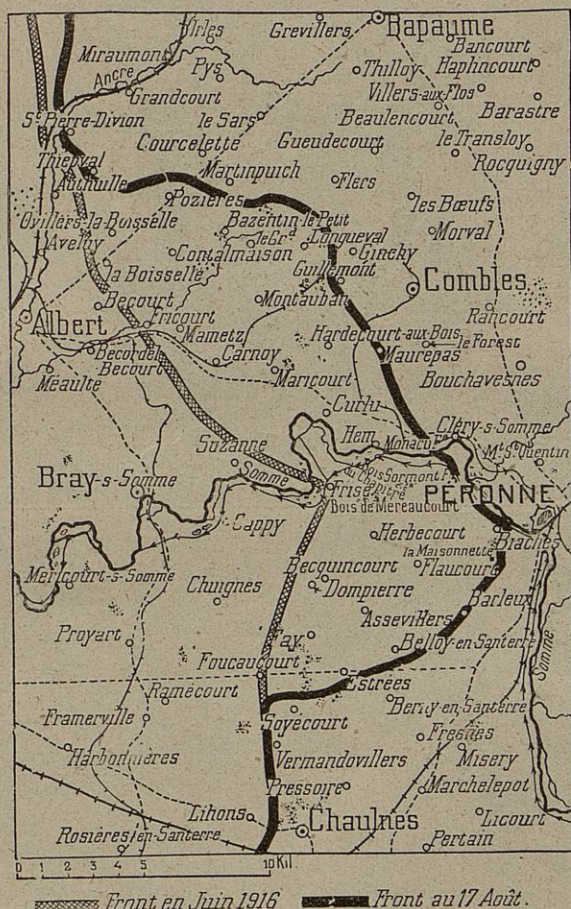
Au cours de la période écoulée, le roi d'Angleterre est venu visiter le front britannique en Picardie. Sur son invitation, M. Poincaré et le général Joffre parcoururent avec lui les champs de bataille de ce secteur et eurent avec le souverain et sir Douglas Haig différents entretiens relatifs à la guerre. Ces entrevues furent extrêmement cordiales.

Sur le front belge, depuis le 4 août, les communiqués ne relatent que de petits engagements de troupes ; mais l'action de l'artillerie, ayant pour objectif les organisations défensives de l'ennemi, y est incessante et donne fréquemment les résultats cherchés.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

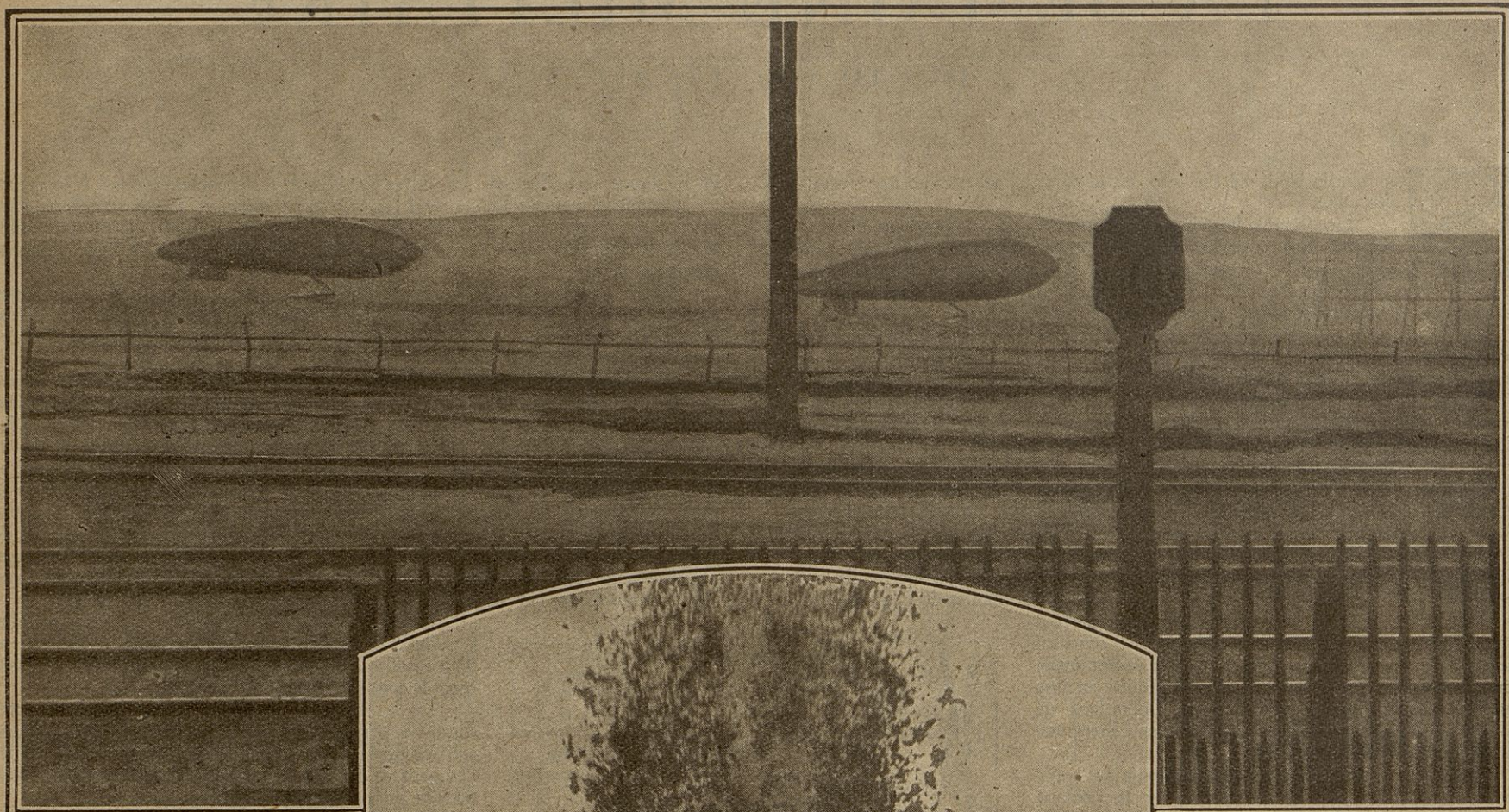
Les opérations dont nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, le déclenchement et les premiers succès dans la zone de Gorizia se poursuivent heureusement. Les ponts sur l'Isonzo, que les Autrichiens avaient eu la précaution de couper, ayant été rétablis, l'armée italienne a franchi le fleuve.

Le prise de Gorizia avait eu lieu le 10 août. Dès le lendemain, une nouvelle victoire illustrait les armes italiennes : persévérant avec vigueur dans leur attaque commencée le 9 août dans le secteur du mont San Michele et de San Martino, les troupes de nos alliés conquièrent ce jour-là toutes les lignes, très fortes, sur lesquelles s'appuyait l'ennemi sur le Carso, entre le Vippacco et le mont Cosich. Le même jour, les Italiens occupaient Rubbia, San Martino et tout le plateau de Doberdo et atteignaient la ligne du vallon jusqu'au Czni-Hrib, hauteur de 164 mètres située à mi-chemin entre Doberdo et le bord septentrional du lac de ce nom. Le Carso, dont nos alliés viennent de commencer si brillamment la conquête, est leur meilleure tête de ligne pour une prochaine marche vers Laibach. C'est, en outre, le chemin de Trieste, que le vieil Habsbourg s'efforcera par tous les moyens de conserver.



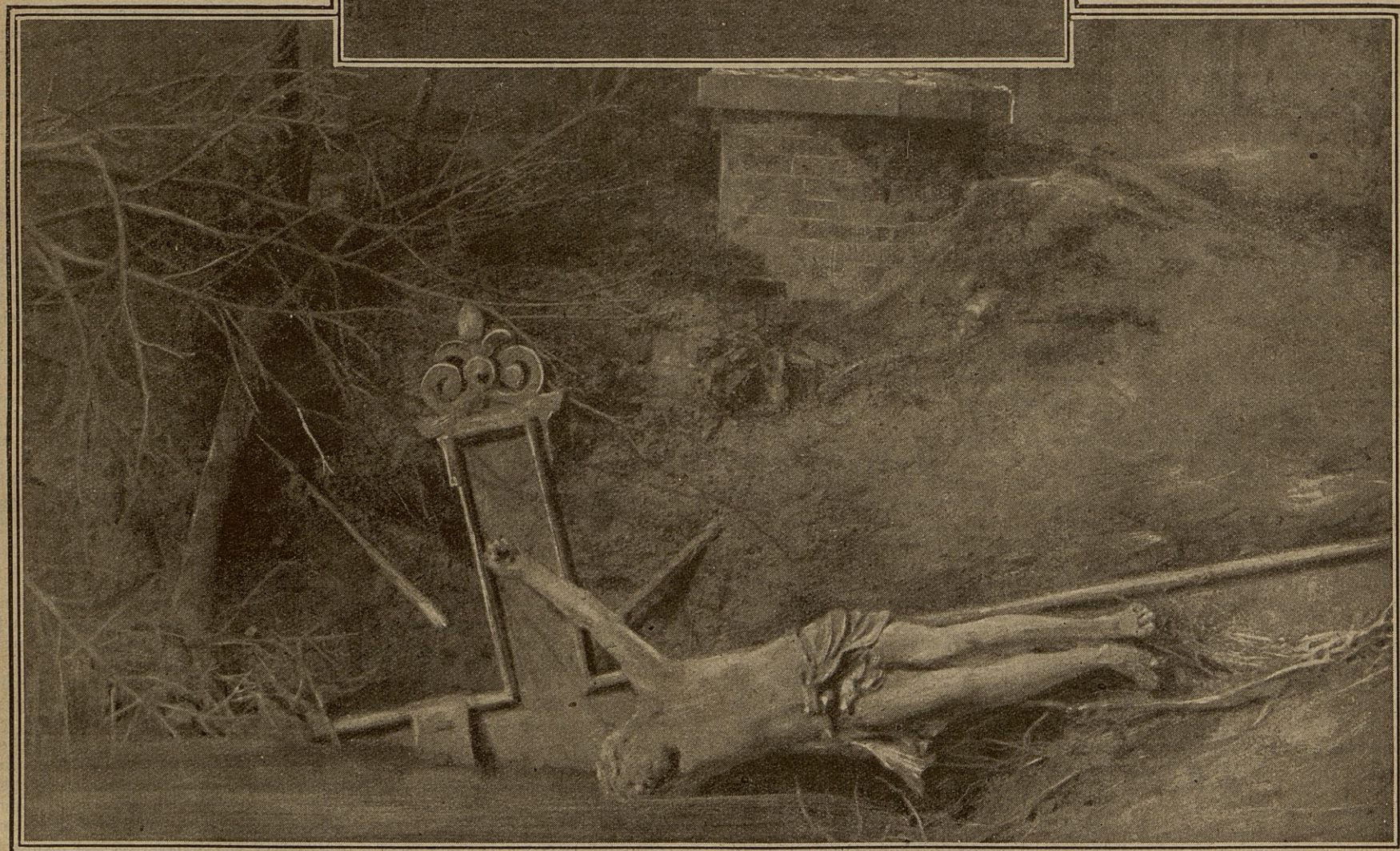
L'AVANCE EN PICARDIE

LA GUERRE EN BELGIQUE



Deux dirigeables rigides français s'appêtent à quitter le sol plat et dénudé de ce coin de Belgique. On peut être sûr que ce n'est pas pour aller bombarder des civils

En arrière du front belge une marmite boche de 300 fait explosion en touchant le sol, qu'elle arrache et projette en une gerbe où se mêlent la terre, les pierres et la fumée.



Les Allemands ont bombardé si souvent l'église de Loo qu'il n'en reste plus rien. Auprès se dressait ce grand Christ de fer, qu'un obus a arraché de son piédestal et jeté dans l'excavation creusée par une bombe et remplie d'eau par les pluies. Il est remarquable que ce peuple élu, si pieux et si fier de sa Kultur, passe sa rage de préférence sur les objets et édifices du culte.

EN BELGIQUE ET DANS L'ARGONNE



En Belgique, cet abri est le poste extrême de l'immense front qui se déroule jusqu'en Alsace, et le premier d'une chaîne ininterrompue de postes semblables. Les jours où la côte n'est pas bombardée, la sentinelle n'entend que le mugissement de la mer du Nord.



En Argonne, sur la place d'un village qui sans la guerre ne serait jamais sorti de la léthargie où il se complaisait, le régiment est assemblé en armes; le colonel salue le drapeau dont un officier vient de dérouler la soie au vent du matin. La musique est prête à honorer de ses accords l'emblème sacré de la Patrie. Le moment est solennel.

Sous la Schlague⁽¹⁾

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

(Suite.)

Après nous avoir permis d'écrire à nos familles en spécifiant que l'on pouvait nous envoyer des provisions et du linge, l'administration allemande s'est ravisée ! On nous annonça que toutes les douceurs, chocolat, conserves, biscuits, etc... nous seraient confisquées.

Etant donné que les lettres mettaient quatre à cinq semaines pour parvenir à nos familles, tous les colis qui nous furent expédiés en novembre, décembre, janvier et février furent aux trois quarts dévalisés à l'exception du linge, qui nous fut remis.

Pour lutter contre le froid, nous marchions sans cesse à travers la cour, car nous n'avons ni poêles ni charbon.

Deux cents kilomètres de fil de fer barbelé nous entourent, tendus sur une hauteur de trois mètres environ. Quiconque essaie de causer à travers ce grillage à un camarade d'une compagnie voisine se voit aborder par un aimable sous-officier allemand qui vient caresser d'un coup de schlague ou de sabre les épaules du délinquant. O Kultur !...

Pour parer à toute mutinerie, quatre canons sont constamment braqués sur le camp dont la garde est assurée par 300 hommes secondés par des chiens policiers.

Nous touchons environ 500 grammes de pain mangeable ; quant à la viande, on nous affirme qu'il y en a 70 grammes par homme, mais il faudrait un microscope pour la trouver dans la soupe.

N'ayant pas droit à la moindre lumière, nous sommes obligés, le soir, de manger nos harengs crus et nos pommes de terre non épluchées dans la plus profonde obscurité, assis sur nos paillasses ou vautrés comme des bêtes. Quand, par malheur, l'un de nous veut se servir du moindre luminaire, les gardes-chiourme surgissent revolver au poing, la menace et l'injure aux lèvres, et confisquent bougies et chandelles obtenues en cachette.

Dans ma compagnie, il y a 980 Russes, 540 Français dont 60 civils, 4 Anglais, 2 Belges et 1 Italien civil.

Vers fin décembre, sur deux cent cinquante à trois cents colis expédiés aux Français de notre compagnie, plus de cent cinquante sont à moitié dévalisés, treize ont complètement disparu.

J'adresse une réclamation par écrit au capitaine de la compagnie par l'intermédiaire du feldwebel K... Ce qui m'indigne le plus, c'est que pendant ce temps, à la gare ou en ville, on peut voir les habitants et jusqu'aux enfants des écoles se régaler du chocolat Menier et des conserves destinés aux Français.

Par bonheur, l'état sanitaire est relativement bon. Nous n'avons pas de ces effrayantes maladies épidémiques comme dans certains camps. Nous sommes presque habitués à nos baraquements humides et à notre abject régime alimentaire. Mais il est impossible de ne pas haïr nos gardiens et l'on sourit amèrement quand ils ont le front de vous dire avec le plus grand sérieux : « Après la guerre, amis avec Französen ! »

Si nous étions tentés de les croire, il suffirait, pour raviver notre haine, que nous songions aux cruautés qu'ils nous font endurer. En moins de quinze jours, j'ai vu trois prisonniers venir dans notre baraque-infirmerie se faire panser pour des coups de sabre reçus sur la tête ou sur les épaules. L'un d'eux était atteint si grièvement qu'il faillit mourir.

L'inquisition est en faveur ici. On nous fouille à tout propos. Nos geôliers cherchent surtout à nous dépouiller de l'or ou de l'argent que nous pouvons posséder et des petits carnets où la plupart d'entre nous notent leurs impressions, mais ils sont désappointés car nous cachons tout de notre mieux ; nous trouvons pour sauver notre bien des trésors d'ingéniosité.

Une de mes distractions consiste dans la lecture des journaux allemands. Je m'efforce d'en extraire le suc politico-littéraire : j'y vois combien ce peuple s'efforce de se croire lui-même le plus noble, le plus vertueux, le seul descendant de Dieu ; il se persuade qu'il est appelé à régner sur l'Univers dégénéré !

Une des conséquences de cette mentalité est que chaque soldat emporte précieusement la Bible dans son sac, de façon à pouvoir, sans doute, achever nos blessés, tuer les femmes et les enfants, tout en restant en parfait état de grâce. On ne peut se faire une idée de l'abrutissement intellectuel dans lequel les ont plongés leur kaiser et sa clique de pangermanistes à outrance. La masse du peuple, naïve au possible, suit comme les moutons de Panurge celui qui les mène à la boucherie, croyant absolument que la douce et pacifique Allemagne n'a jamais voulu la guerre et ne s'y préparait même pas !...

J'ai appris depuis qu'ils faisaient répandre en France même une foule d'imprimés stupides, rédigés d'ailleurs en mauvais français, par lesquels ils cherchaient à ébranler notre patriotisme et où ils se représentaient comme des petits saints. On ne les lisait que pour en rire.

D'ailleurs, effaceront-ils jamais les crimes de Louvain, Reims, Soissons, Senlis ! etc., etc... ainsi que le sac de milliers de petits villages belges, français et russes ?...

Les récits que me font d'autres prisonniers sont édifiants et renforcent mon opinion. Quelques exemples, choisis entre mille. A R..., en Belgique, trois jeunes filles qui soignaient des blessés français furent prises et enfermées dans

une maison à laquelle les brutes mirent le feu ; par bonheur, ces malheureuses connaissaient la disposition des lieux et purent s'échapper par une cave donnant dans un jardin.

Ailleurs on fusilla, devant leurs mères et leurs enfants, quelques jeunes filles et quelques hommes, et cela à seule fin d'inspirer la crainte du Boche, pour éviter la formation de corps francs.

A plusieurs reprises on vit aussi des femmes jeunes et vieilles dévêtues et attachées aux portes, ce pendant que défilaient les saints troupiers allemands.

Dans une grange remplie de grands blessés français qui ne pouvaient se mouvoir, des soldats boches entrèrent et se mirent à fouiller consciencieusement ces malheureux, leur dérobant leur argent et tous les objets de quelque valeur qu'ils pouvaient posséder. Un sergent français, outré, interpella l'officier allemand et lui dit : « Vos hommes ne sont que des voleurs ! » L'officier s'écria avec indignation : « Vous mentez ! » — « Regardez dans la grange voisine et vous verrez ! » répliqua le sergent.

L'officier regarda et aperçut en effet plusieurs soldats allemands en train de dévaliser nos malheureux camarades. Alors, de son revolver, il tua un des blessés à bout portant, puis, revenant auprès du sergent français, il déclara en ricanant : « Voilà comment nous faisons justice ! »

Ces atrocités me furent relatées par des prisonniers dignes de foi, notamment un sergent et un adjudant français.

A l'hôpital de L..., on peut voir encore un bébé qui eut les deux mains coupées par le coup de sabre d'une brute allemande. Ceci a été vu par mon ami B... du 3^e d'infanterie, et il existe des milliers de cas semblables. Mais que leur importait ! Ils étaient sûrs de vaincre et d'écraser à jamais les Français neurasthéniques, dépravés, demi-fous, « buveurs d'absinthe », comme ils nous appellent avec mépris.

Aussi, grâce à cette persuasion, la masse des volontaires de tous âges qu'ils enrôlèrent au début des hostilités leur permit d'avoir sous la main des centaines de mille hommes, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante-cinq ans, qu'ils purent employer à garder les prisonniers, les voies ferrées, les ponts et les aqueducs. Plus tard, obligés de renforcer leurs effectifs, ils purent expédier au front ces soldats bénévoles en même temps qu'ils appelaient les classes de 1880 jusqu'à 1876 et rappelaient les ajournés, réformés et inaptes.

Ils n'avaient attendu qu'une occasion pour se jeter sur notre belle France

avec un appétit vorace aiguë par quarante-cinq ans d'attente fiévreuse. Leur patriotisme avait été chauffé à blanc dans la famille, à l'école, au régiment ; on le sentait, on le devinait, on le voyait par mille petits détails de leur vie journalière, atrocement enlaidie par un caporalisme administratif autant que militaire... Mais nous avions un bandeau sur les yeux !

IV

JOURS D'HIVER

Décembre touche à sa fin. Des femmes élégamment vêtues viennent souvent s'installer devant nos grilles. Elles nous dis-

sent mielleusement : « Pauvres soldats ! » Puis elles ajoutent des phrases dans ce genre : « Vous savez, Calais est pris ; nous l'avons vu aujourd'hui dans les journaux ; d'ici peu nous allons passer en Angleterre. »

Nous leur rions au nez et répliquons : « Dans deux mois, Deutschland kapout. »

Les conditions d'hygiène dans lesquelles nous vivons laissent toujours à désirer. Nous disposons de trois robinets pour quinze cents hommes. En pleine cour, sous la neige ou la pluie, nous sommes obligés de nous déshabiller pour nous laver afin d'enlever la vermine qui nous couvre. Bon nombre d'entre nous contractent des bronchites ou des pleurésies.

Des baquets remplis de liquide antiseptique (lysol, chaux ou crésyl) sont placés devant les latrines ; obligation pour tous de se laver fréquemment les mains car l'on craint les épidémies, plusieurs cas de choléra ayant été signalés.

Les lettres de France nous arrivent avec des retards de plus en plus considérables ; par contre les mandats nous parviennent assez vite. Ils nous sont échangés à raison de quatre-vingt-cinq marks pour cent francs, tandis qu'à notre arrivée ici nous touchions seulement soixante-dix-neuf marks pour cent francs.

Noël 1914...

Pour rompre un peu la monotonie de notre existence, nous achetons en ville un sapin que nous plantons en terre. Mais les Boches, jaloux de voir régner un peu de joie parmi nous, viennent arracher notre arbre de Noël et nous interdisent de jouer et de chanter. Ils semblent furieux. Auraient-ils pris une sérieuse pile ? Est-ce le splendide discours de Viviani qui, après avoir eu sur leur presse un effet retentissant, les met dans cet état d'aigreur ?

Leurs menaces ne m'empêchent pas de faire une quête parmi les deux mille cinq cents Français, entre lesquels, bien que pauvres, je réunis la somme de trente-trois marks. Je partage ce petit trésor entre quarante Anglais nécessiteux, quatorze Belges et six gamins français du Nord ou de l'Aisne.

Pour nos étrennes, on nous supprime radicalement le tabac. On ne pourra plus fumer que celui que l'on reçoit dans les colis.

C'est une véritable torture qu'ils nous infligent car ils savent bien que les hommes souffrent du manque de tabac et que le « cafard » les ronge beaucoup plus vite lorsqu'ils sont privés de ce passe-temps.

A cette époque, nos baraques atteignent leur maximum d'inconfort. Elles sont plus humides que jamais ; une couche de moisissure couvre le plafond et le moindre objet pendu au mur.

A l'aide de ficelles on s'ingénie bien à placer sous le toit d'où l'eau coule continuellement une toile de tente, des linges, ou encore du papier goudronné, mais rien n'y fait. Comme nid à rhumatismes et à bronchites, c'est réussi !...

Il m'est donné aussi de constater que si, en France, nous nous plaignons de notre administration paperassière, nous n'avons rien à envier aux Allemands



VUE D'UN CAMP DE PRISONNIERS EN ALLEMAGNE (ZOSSEN)

qui sont aussi mal servis. Ce ne sont que circulaires sur circulaires, ordres et contre-ordres journaliers.

Voici deux fois que l'on nous refuse la levée hebdomadaire de nos lettres ou cartes ; cela nous fait encore une vingtaine de jours de retard.

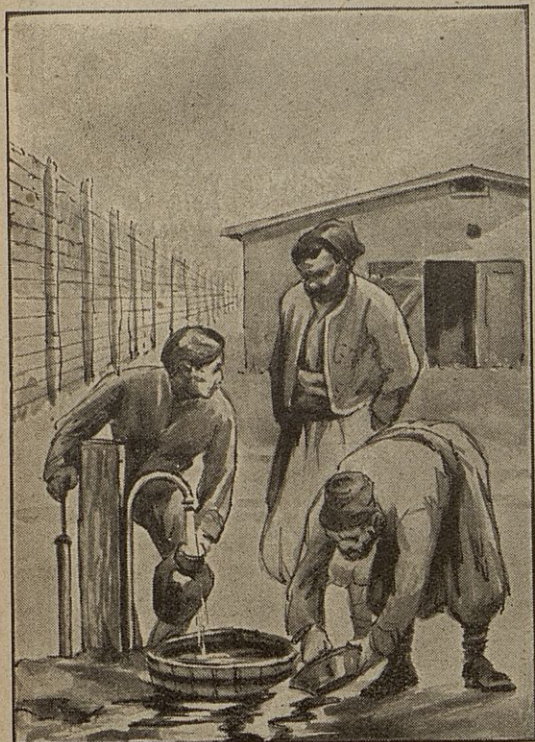
Une nouvelle qui circule de bouche en bouche vient nous réjouir un peu. Un petit caporal boche, véritable hystérique qu'on surnommait « l'acrobate » et qui rageusement levait la main sur les prisonniers, qu'ils fussent blessés ou non, a été récemment expédié sur le front russe. Nous apprenons qu'il y a été blessé et fait prisonnier par nos alliés.

1915 commence. Le froid et la neige sévissent. Toutefois la température est supportable ; une seule fois nous eûmes quinze degrés au-dessous de zéro. On continue à chercher à nous impressionner à l'aide de nouvelles sensationnelles.

Le fameux *Continental Times* (C. White-38, Augsburgerstrasse, 3, Berlin) annonce toujours les succès des armes allemandes, mais jamais le moindre échec.

Il paraît que les prisonniers français ne sont pas assez dociles. Ils ne sont ni assez serviles ni assez plats au gré de messieurs les Boches. Aussi se voient-ils infliger des corvées permanentes et supplémentaires de sable, neige et latrines.

Nous avons un accident. Six Français sont renversés par la rupture d'un treuil servant au creusement du puits des cuisines ; résultat : deux blessés. Cette aventure réjouit follement nos gardiens. Des rumeurs passent que nous nous empressons de recueillir. L'Allemagne sent ses vivres s'épuiser : ordre est donné aux journaux de conseiller au public de prendre ses précautions. On préconise l'emploi des miettes de pain mélangées avec la fécula de pomme de terre, de la paille hachée, du son et de la sciure de bois pour confectionner une nourriture destinée à tous les



L'UNE DES TROIS POMPES QUI DEVAIENT FOURNIR AUX BESOINS DE 1.500 COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ DE L'AUTEUR DE « SOUS LA SCHLAGUE », QUI L'A DESSINÉE D'APRÈS NATURE

animaux domestiques, en attendant que cela serve à la fabrication du pain.

La population est également avisée d'avoir à faire la soupe avec des flocons d'avoine. On réglemente sévèrement les charcuteries, boulangeries, etc... Les journaux impriment en toutes lettres que tout Allemand mangeant trop fait tort à son pays. Il faut se rationner et ne plus faire que trois petites collations journalières. La presse annonce, en outre, qu'il importe de tuer les cochons de lait et de les mettre en conserve, car on n'a plus rien pour les engraisser ; les gros cochons devront être nourris avec des nichées de petits chiens. Les gens de ressources moyennes devront élever des poules et des lapins qu'ils alimenteront avec les détritiques de la cuisine ; les personnes plus fortunées devront élever plusieurs cochons avec tous les détritiques disponibles.

Tous les pédants de la pédante Allemagne se mettent au travail pour découvrir des combinaisons de substances chimiques avec quoi on croit que l'on nourrira la population. On arrivera à leur faire manger de l'imitation de viande, avec de l'imitation de pain, arrosées d'imitation de bière.

Il semble qu'un véritable *Comité de Salut Public* fonctionne et prend les mesures les plus radicales pour économiser les vivres. Par-dessus tout, dans n'importe quel journal et sur tous les murs, on lit en gros caractères : « Portez votre or à la banque d'Empire. » Les bijoux sont également acceptés. En échange, les généreux donateurs reçoivent du Gouvernement des souvenirs en fer ouvrage (médailles, croix, anneaux, etc...).

Comme la presse allemande n'annonce jamais ses pertes et que tout ce que peuvent dire les Russes, les Anglais ou les Français n'est, paraît-il, que mensonges, nous exultons de joie lorsque nous découvrons dans un colis un morceau de journal français où nous apprenons par exemple qu'au 13 décembre il n'y avait pas moins de quatre cents listes de pertes pour l'Allemagne entière (la 96^e liste navale, la 103^e bavaroise, la 71^e wurtembergeoise, la 12^e liste navale et deux cent cinquante autres listes des divers Etats restaient à publier). Bref, au bas mot, 2 millions 500.000 hommes étaient à cette date hors de combat, morts ou prisonniers. Cela suffit à ranimer notre courage, car ici, à Z..., à peine savions-nous que le régiment de la région avait supporté des pertes épouvantables.

15 janvier...

Le duc de A... vient visiter les prisonniers avec une suite nombreuse. S'arrêtant devant des civils du Nord, il leur dit : « Vous êtes maintenant sujets allemands, car vos villes sont administrées par nous ! »

Et les nôtres de répliquer : « Alors, qu'attend-on pour nous renvoyer chez nous ?... »

17 janvier...

Une fouille générale est ordonnée. On espère toujours trouver de l'or. Cette fois l'opération s'effectue avec un déploiement grotesque de forces. Cent soldats, baïonnette au canon, sont venus renforcer la garde ordinaire du camp. Les deux issues de chaque baraque sont sévèrement gardées pendant qu'une demi-douzaine de gardes-chiourme fouillent minutieusement les prisonniers, leurs paquets et leurs paillasse, mais aussi infructueusement que les fois précédentes, car nous cachons dans la terre ou sur les poutres tout ce que nous voulons conserver.

Une innovation a lieu. On emploie maintenant des prisonniers français aux cuisines ; cela va permettre à l'administration boche de gagner environ cent vingt à cent cinquante marks par jour, car, au lieu de deux marks donnés à chacune des cinquante ou soixante femmes qui gagnaient là leur vie, nos « cuis-tots » ne toucheront que trente centimes par jour.

On affiche au bureau la copie d'une lettre qu'un soldat français en traitement à B... (qui est un hôpital et non un camp) aurait envoyée à sa famille. On

nous conseille de nous inspirer de cette prose dans laquelle, en termes flatteurs, ce brave pitou, nigaud au possible, dit qu'il est traité et nourri comme un prince, car il fait quatre repas par jour !...

Le piège est trop grossier. Cela ne prend pas avec nous et tout le camp en rit... en souhaitant que ce gaillard peu difficile vienne un peu ici goûter notre « ratatouille ».

Après tout, ce personnage n'a peut-être jamais existé.

J'oublie de dire qu'un de mes camarades, qui connaît bien l'allemand, se trouvait un jour aux cuisines. Caché par une mince cloison, il put surprendre une conversation entre l'ingénieur civil chargé de l'entretien général du camp et un officier allemand. L'ingénieur disait :

— Mon fils, qui est à Kiel, m'a écrit qu'en décembre, les combats sur mer furent terribles avec les Anglais. Nous subîmes des pertes cruelles ; en outre, sur le front russe, les pertes austro-allemandes ont été si grandes que jamais on ne les livrera à la connaissance du public.

Cet aveu fut vite colporté d'un bout à l'autre du camp et nous causa plus de joie qu'un morceau de pain blanc... et pourtant !...

Les Anglais reçoivent des colis encore plus avariés que les nôtres, quand ils ne sont pas aux trois quarts dévalisés. Mon ami W... reçoit un paquet portant la mention : cakes, biscuits, figues, etc... Il ne reste plus que l'emballage !

Le 22 janvier, je reçois à mon tour un colis qui s'est vidé en route, mais dont le contenu n'a certainement pas été perdu pour tout le monde. Ma réclamation de fin décembre n'a donc pas réussi à faire changer la manière boche. Les prisonniers de ce camp continueront à être volés sciemment par la vertueuse Allemagne et ses dignes fils jusqu'en fin février.

Pendant mes heures de méditation, et elles sont nombreuses, je constate qu'il est une chose à laquelle nous n'attachions pas assez d'importance en France avant la guerre : c'était l'affluence considérable de gens de race tudesque que nous admettions trop bénévolement chez nous et qui profitaient de notre confiance pour nous épier, nous espionner.

Que ce soit la servante ou la gouvernante allemande employée chez un général, un juge ou quelque autre personnalité ; que ce soient le garçon d'hôtel, de café, de restaurant, l'employé de commerce ou l'ouvrier d'usine, tous espionnaient pour la grande Allemagne, tous s'infiltraient dans les centres importants ou dans les villes frontières. Que ce soient leurs servantes de brasseries qui venaient s'offrir à nos officiers ou à nos sous-officiers des villes de l'Est ou des ports militaires ; que ce soient leurs hôteliers et négociants établis de tous côtés, ou encore mieux leurs innombrables représentants et voyageurs de commerce, c'était encore et partout l'espion. Ce défaut, cette tare, est considéré comme une qualité chez eux.

C'est par atavisme, par besoin, par éducation et grâce à un dressage savant de leurs dompteurs (professeurs, patrons, officiers, fonctionnaires), qu'ils guettent, surveillent, espionnent et transmettent leurs milliers d'observations.

Jamais le Français ne se tiendra assez sur ses gardes. Contre ce fléau, un seul remède existe : limiter le nombre des Allemands admis à vivre en territoire français, et surtout leur faire défense absolue d'habiter les régions frontières.

Pour prouver ce que j'avance, il me suffit de vous signaler que, dans les coins les plus reculés de l'Allemagne, on trouve des Boches ayant servi comme employés ou manœuvres, et surtout comme garçons de café, dans nos villes de l'Est : Nancy, Verdun, Toul, Lunéville, Epinal, Belfort, etc... ou encore ayant parcouru nos colonies, et surtout l'Afrique du Nord, et connaissant nos postes militaires mieux que nous.

Ces espions appartiennent généralement au service militaire allemand en troisième ou quatrième catégorie (landwehr ou landsturm). Nous avons trouvé des individus de ce genre en décembre et en janvier dans la ville de Z... en allant en corvée. Puis nous avons été visités par de vieux officiers territoriaux, qui, en causant avec des soldats parisiens, leur disaient en assez bon français : « Votre bastion se trouvait à telle distance du bois de Boulogne. »

Ici, au camp, les contrôleurs postaux qui trient et censurent nos lettres sont des ex-commerçants du « Sentier » ayant pignon sur rue dans les meilleurs coins de Paris, ou bien des industriels qui ont vécu en France dans l'une ou l'autre de nos grandes cités.

Un jour le traducteur principal vint au camp et nous raconta en riant qu'il comprenait très bien toutes les petites phrases à double entente que les familles nous adressaient pour nous encourager ou nous renseigner quelque peu sur la situation militaire. Il ajouta insolemment : « Jamais je n'aurais cru qu'il y eût tant de Français illettrés, mais, grâce à mes fonctions de traducteur, je m'aperçois que de nombreux soldats français écrivent mal et leurs familles pis encore ! »

Un professeur allemand, qui est chargé ici de la vérification des colis destinés aux Français, nous parla un jour de l'histoire de notre pays, nous citant tous nos auteurs connus ; il poussait l'érudition jusqu'à connaître nos dialectes provinciaux de Bretagne, de Provence et d'Aquitaine.

A la fin du mois de janvier, quelques-uns de nos compagnons nous quittent. Ce sont des civils, parmi lesquels des gamins de quatorze à quinze ans et de pauvres vieux de soixante ans et plus, qui vont être échangés. On examine aussi les grands blessés pour trier ceux que l'on estime bons à être rapatriés.

Février...

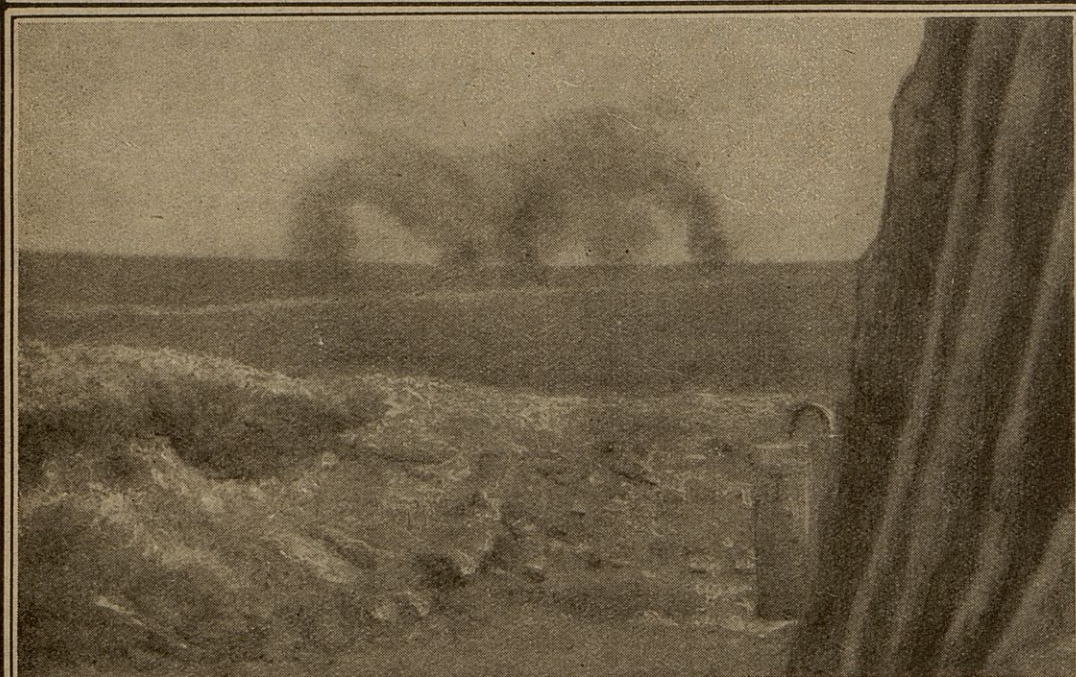
Je vois encore un Russe blessé, victime d'une brute allemande. Il a reçu à l'épaule gauche un coup de sabre qui a déterminé une hémorragie abondante.

Vers le 10 février, nous voyons arriver une cinquantaine de blessés et de prisonniers malades. Ils viennent de V... où une épidémie sévit, ce qui oblige l'autorité allemande à les transférer ici. Leur camp, d'après les dires de nos nouveaux camarades, était mieux construit que le nôtre et les services semblaient mieux organisés. Et pourtant l'épidémie y a fait des ravages. (A suivre.)



GROUPE DE PRISONNIERS FORMANT LA CORVÉE DE BALAYAGE DU CAMP

CHOSSES VUES AUTOUR DE VERDUN

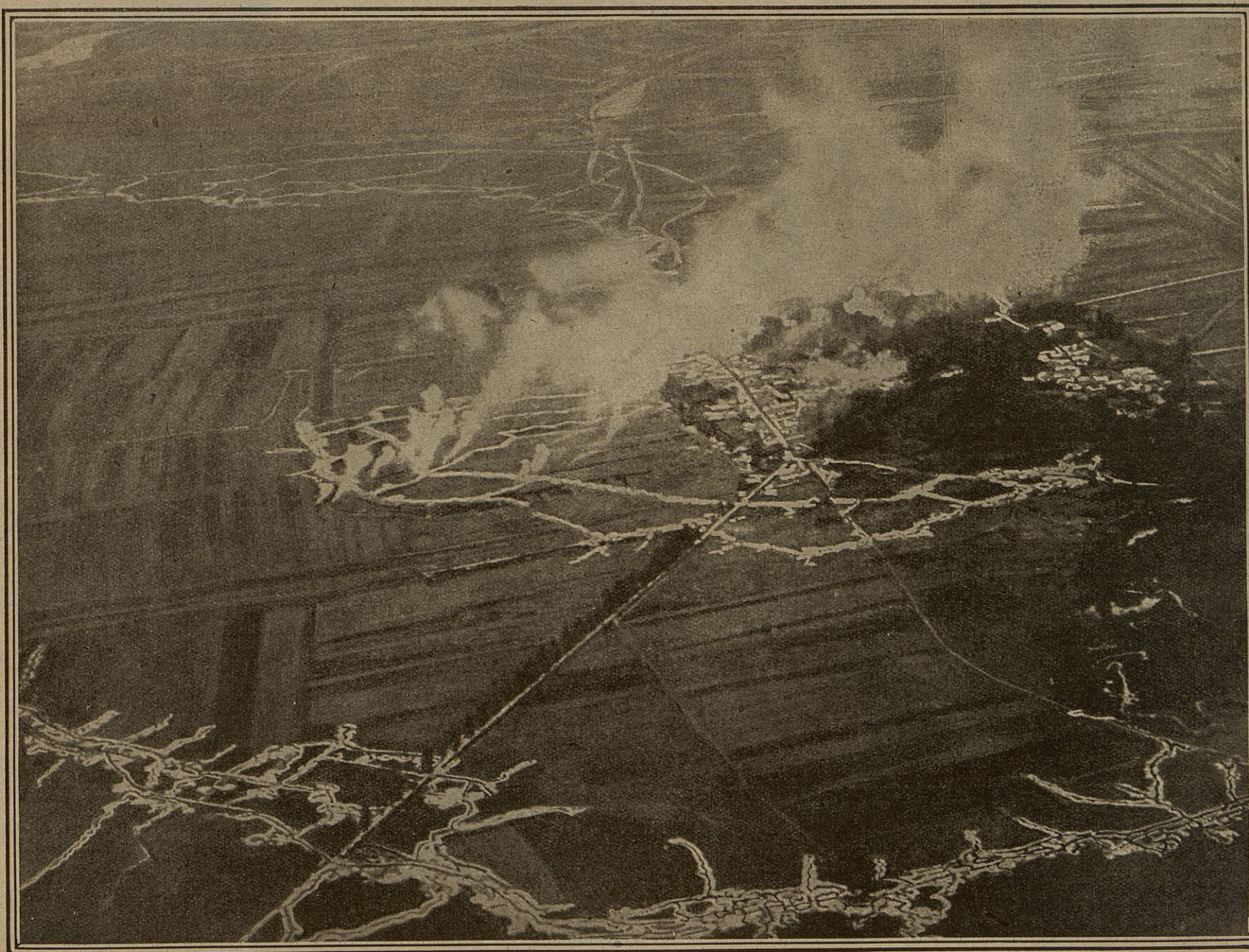


En haut de la page : Préparatifs pour l'inhumation de quelques-uns de nos morts ramenés à l'arrière par des brancardiers. — Au-dessous, à gauche : Bombardement du village d'Esnes; on ne voit que la fumée des obus qui n'en laisseront pas pierre sur pierre. — A droite : Entrée d'une cagna aménagée en poste de secours. — En bas : Sur cette pente s'étendait naguère un bois superbe. Après quelques semaines de bombardement, il ne reste plus un seul arbre. La mitraille les a réduits en fétus.

LA GUERRE VUE DE PRÈS ET VUE DE LOIN



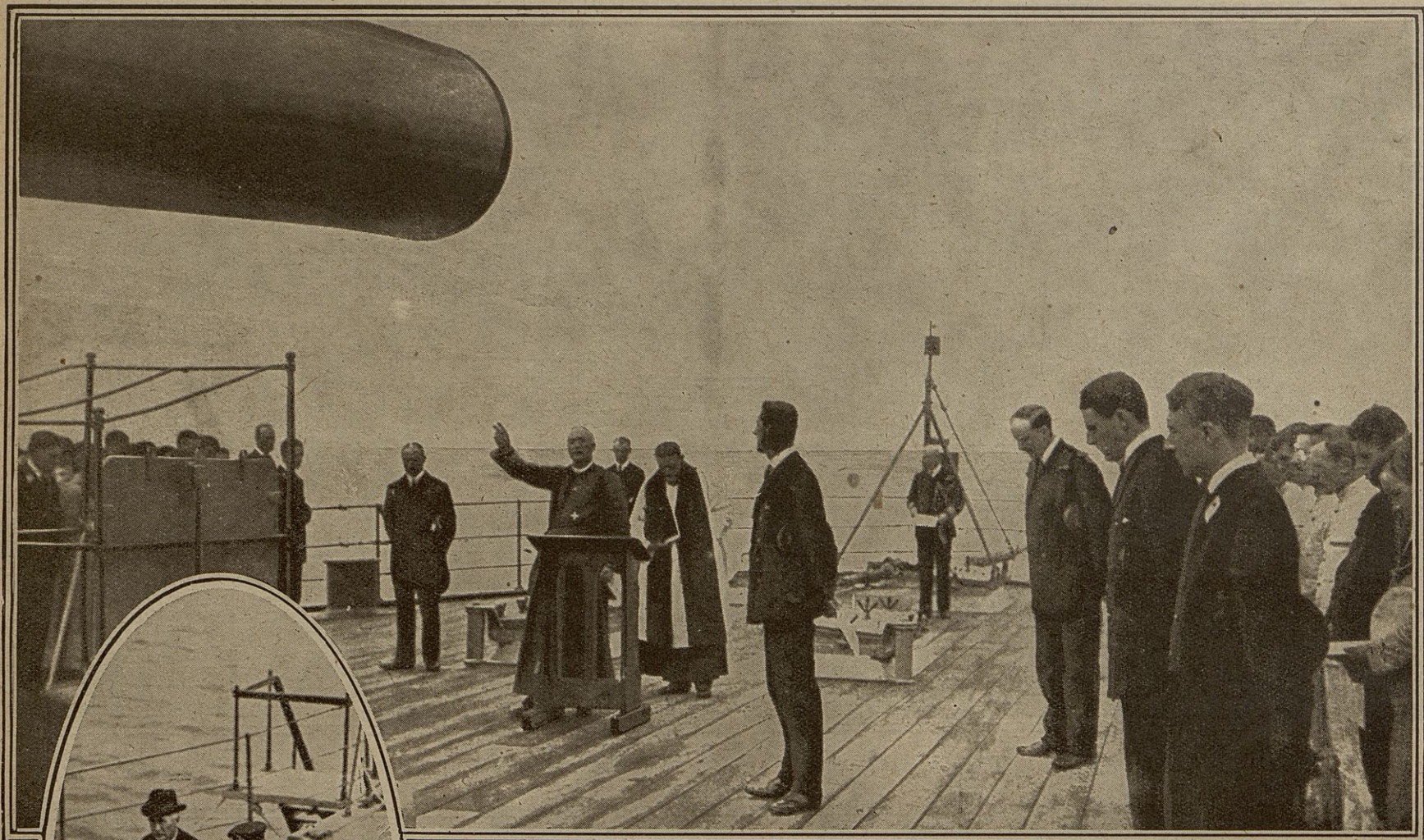
Près de Verdun. De tous les abris, nos poilus sortent en armes. Ils se rassemblent pour l'attaque dont on attend le signal.



Cliché Section photographique de l'Armée. — Photographie aérienne.

Rôdant au-dessus de la bataille, l'aviateur rapporte de précieux documents : tracé des lignes ennemies, effets de notre artillerie, etc.

L'ANGLETERRE HONORE SES MORTS



L'évêque de Londres a célébré récemment à bord de l'« Iron Duke » un office religieux à la mémoire des marins morts pour la Patrie. Notre photographie le représente prêchant devant l'équipage recueilli. L'horizon de l'Océan est bien le cadre qui convient à une telle cérémonie.

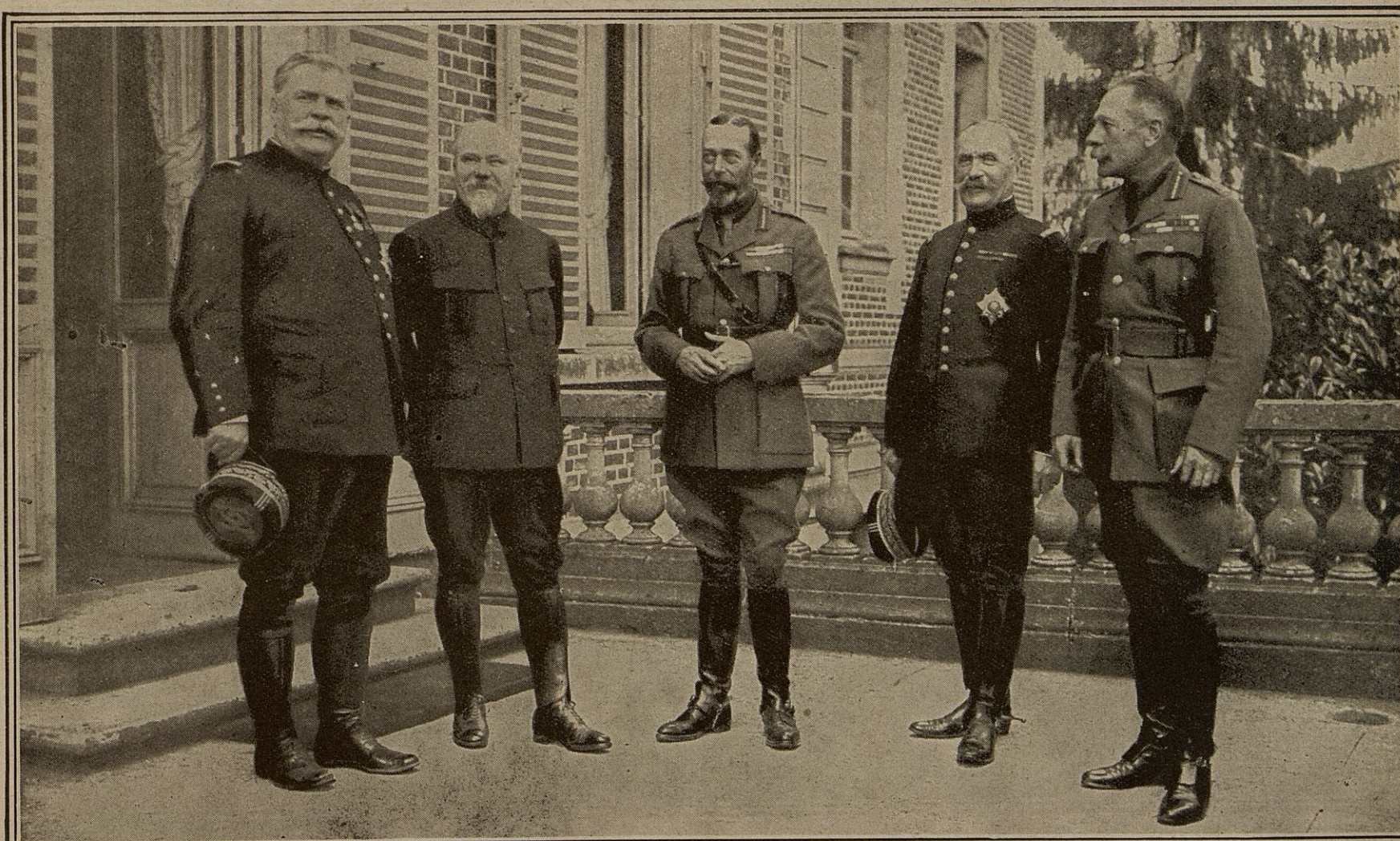


Inauguration, par le lord-maire et l'évêque de Stepney, à Saint-Botolph, du premier monument érigé à la mémoire de lord Kitchener. L'évêque dépose une couronne au pied du monument, qui est, dans sa simplicité, un éloquent témoignage de la douleur de la nation britannique. Dans le médaillon : L'évêque de Londres et l'amiral Jellicoe sur le pont de l'« Iron Duke ».

LE ROI D'ANGLETERRE EN PICARDIE

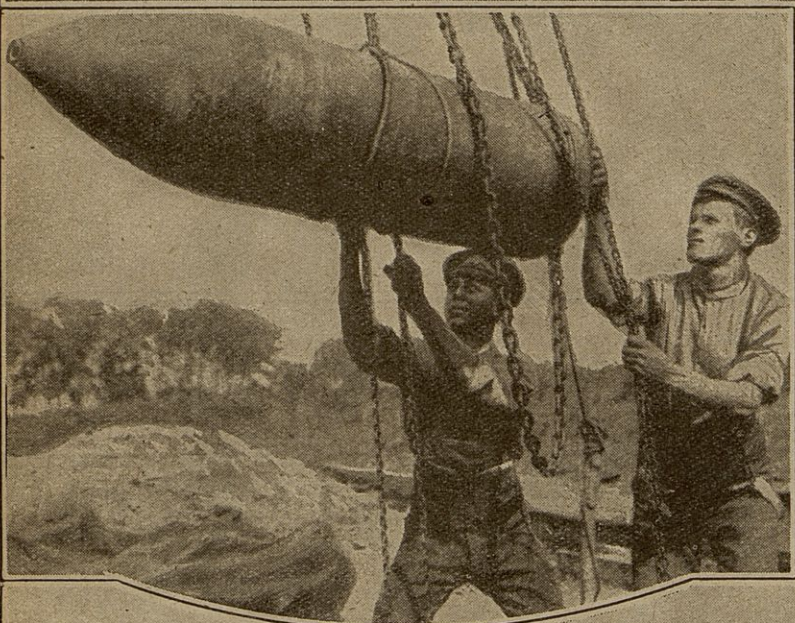


Le roi George V est venu récemment rendre visite en Picardie à ses belles troupes, qui le saluaient à chaque pas d'acclamations émouvantes. Il a parcouru le front de bataille, causant avec les soldats, s'exposant aux endroits les plus dangereux. M. Poincaré, sur son invitation, passa plusieurs heures avec lui, accompagné de notre généralissime, au milieu des troupes anglaises. Dans l'avenue du château où le roi reçut ses hôtes à déjeuner, un détachement du 27^e lanciers formait la haie.



Le déjeuner offert par Sa Majesté au président de la République, aux généraux Joffre et Foch et à sir Douglas Haig fut très amical. M. Poincaré ayant dû partir le premier, le roi et les autres personnages l'accompagnèrent jusqu'à la porte et les adieux furent très cordiaux. A la droite du roi se trouvent le président et le général Joffre; à sa gauche, le général Foch et sir Douglas Haig.

LES ANGLAIS EN PICARDIE



L'offensive de nos alliés en Picardie nous a remis en possession du village de Fricourt. Par ce qui reste de clôtures en fer barbelé, on voit combien les Allemands en avaient rendu l'abord difficile.



Soldats trainant une lourde pièce de machine. On voit par leurs efforts quelles difficultés rencontre une installation tant soit peu importante pour laquelle il faut tout amener de l'arrière avec des moyens de fortune à travers des terrains bouleversés, ravins par les obus, parmi un fouillis d'arbres brisés, de fils de fer arrachés, de débris et d'éclats de toutes sortes. Dans le médaillon : Un obus de gros calibre, dûment élingué, fait son ascension vers la pièce qui le lancera aux Boches.

SUR LA ROUTE DE TRIESTE

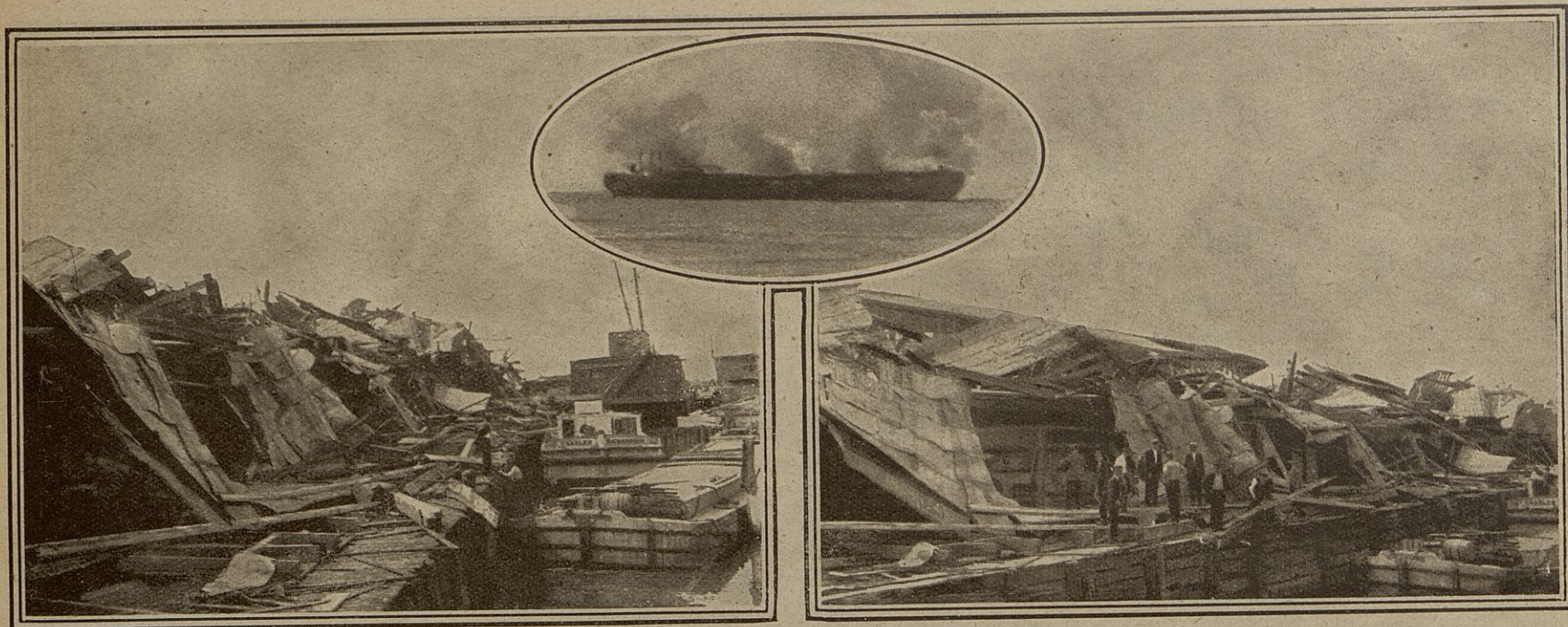


Gorizia vue par-dessus le cours de l'Isonzo, des tranchées du mont San Michele. Cette ville, chère aux cœurs des Italiens, est quelque peu mêlée à notre histoire; tout auprès, à Castagnavizza, sont inhumés Charles X, le duc et la duchesse d'Angoulême, le comte et la comtesse de Chambord. En l'arrachant à l'Autriche, les vaillantes troupes italiennes ont remporté une victoire morale aussi grande que leur victoire militaire.



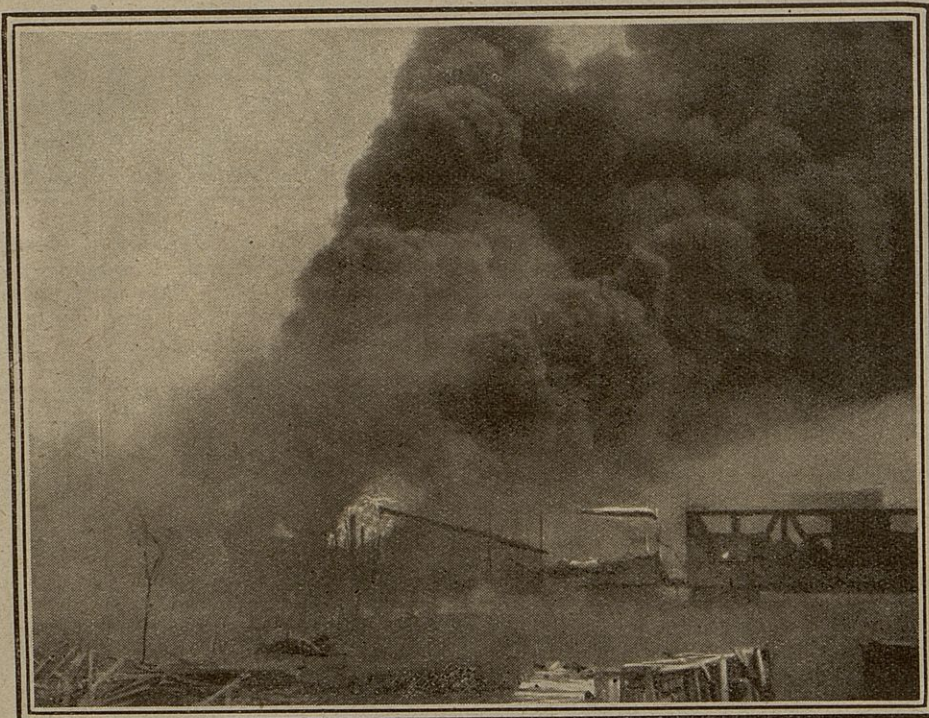
Après sa victoire de Gorizia, Cadorna a poursuivi sur le Carso sa foudroyante offensive. Malgré les difficultés que lui opposent le relief tourmenté du sol et la résistance opiniâtre des Autrichiens, il jalonne sa route de victoires. Les communiqués autrichiens s'efforcent de réduire l'importance de ses succès. Mais le document ci-dessus est irréfutable et ne peut attester qu'une victoire. Cet immense troupeau de prisonniers autrichiens a été en effet ramené par les Italiens d'une des premières opérations sur le Carso. Dans le médaillon : Le château de Gorizia. Il n'a plus qu'une valeur archéologique et n'eût pas résisté longtemps à l'artillerie italienne.

LES EXPLOSIONS DE JERSEY (NEW-YORK)



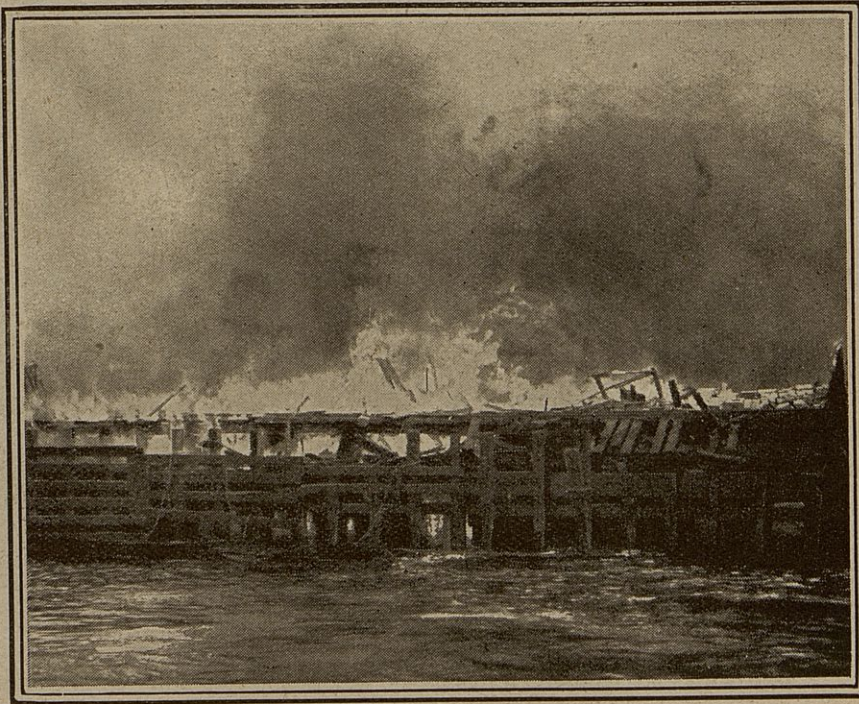
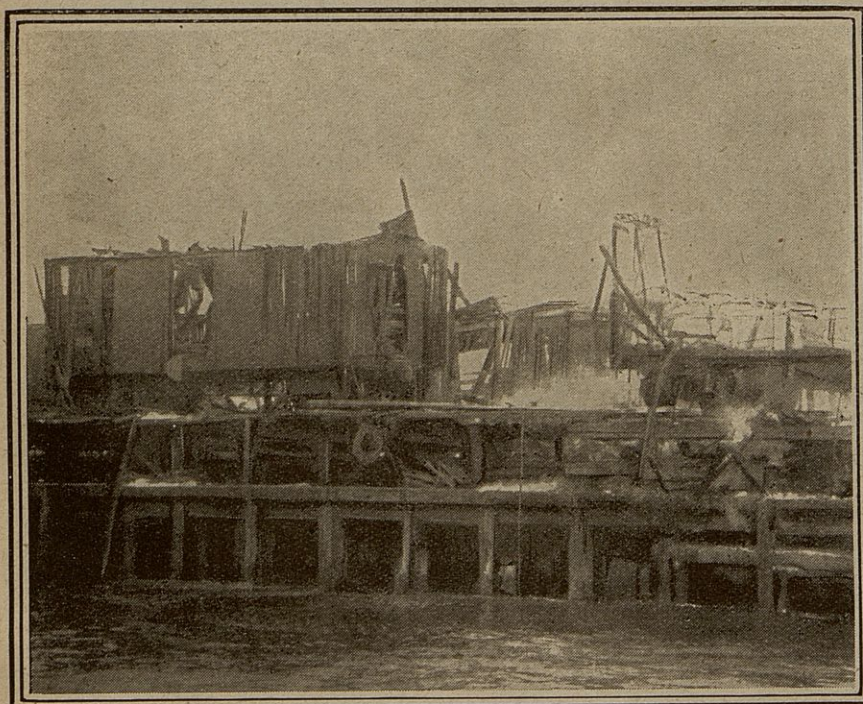
Les docks voisins du foyer de l'explosion furent eux-mêmes détruits. Dans le médaillon : un chaland en flammes.

Le matin du 30 juillet, une explosion formidable, bientôt suivie de plusieurs autres, jetait la terreur à New-York et dans un rayon très étendu. Il y eut plus de trente explosions dont la plupart furent suivies de crépitements comparables au fracas de mitrailleuses géantes. Une pluie de shrapnells, d'éclats d'obus, de mitrailles de toutes sortes s'abattit sur les toits et dans les rues. A Brooklyn des gens furent jetés hors de leur lit : les gratte-ciels furent ébranlés de la base au faite. La statue de la Liberté fut endommagée et il y eut une foule de dégâts, la plupart fort graves, de toutes parts. Ces explosions s'étaient produites dans les docks de Leigh Valley (New-Jersey), dans le port de New-York. Ces docks recélaient de la dynamite, des munitions de toutes sortes. Le feu ayant pris quelque part se propagea rapidement de proche en proche.



Nuage de fumée produite par les explosions.

Les magasins, cent wagons et des allèges remplis de ces dangereuses marchandises sautèrent alors, à tour de rôle. D'ordinaire, environ 200 ouvriers étaient employés dans les docks. Par bonheur, étant donné le moment de la journée, la plupart étaient absents. Il y eut néanmoins une cinquantaine de tués et de très nombreux blessés. Une quantité de marchandises furent anéanties. Deux chalands en flammes, chargés des mêmes munitions, rompirent leurs amarres et vinrent heurter les quais, causant une panique indescriptible. La National Storage Company, à laquelle appartenaient les munitions détruites et le matériel de transport, évalué à plus de 1.500.000 livres les dommages qu'elle subit, sans parler de ceux subis par d'autres personnes ou industries. Cette catastrophe a été attribuée à des agents allemands.

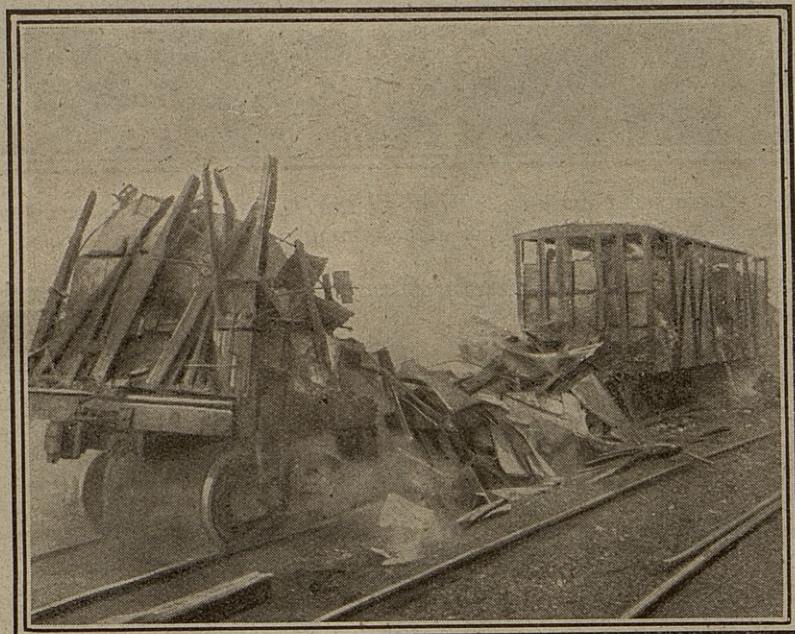


Piers (jetées de bois ou de fer) et wagons situés à proximité de la catastrophe et détruits par la violence des explosions.

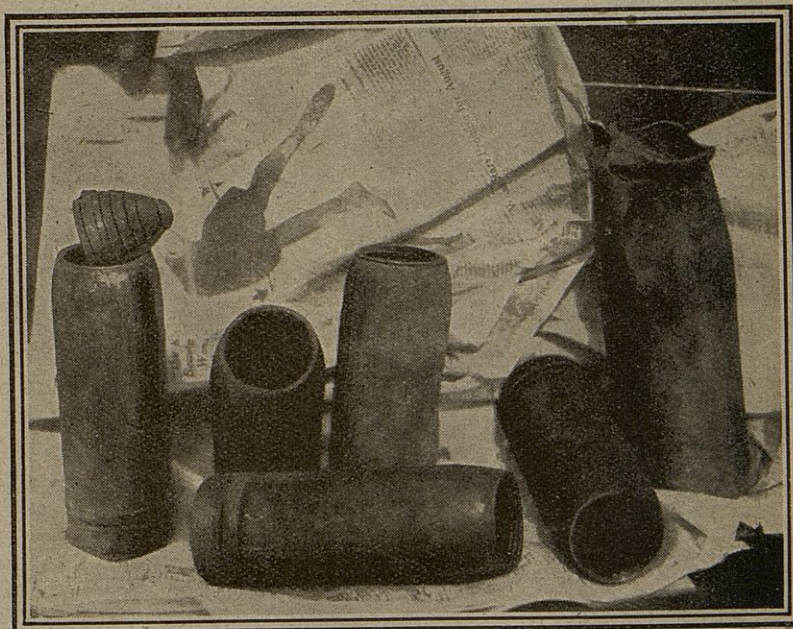
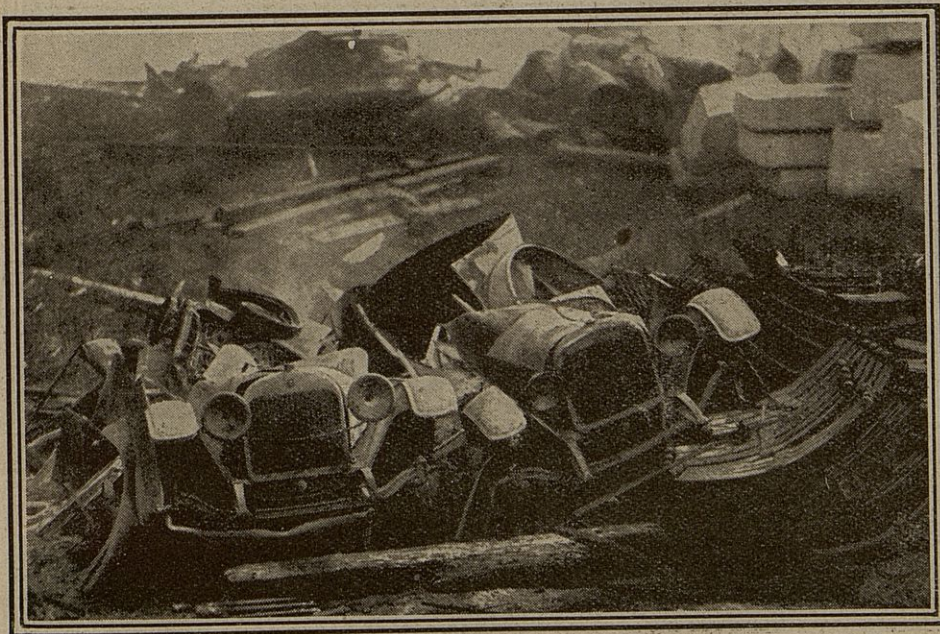
LES EXPLOSIONS DE JERSEY (NEW-YORK)



A une assez grande distance des docks, des immeubles furent renversés. Nombre d'habitations furent bouleversées et endommagées. Dans l'hôtel de ville de Jersey, les ravages furent considérables. On le voit par la photographie de la salle du Conseil, que nous donnons ci-dessus; elle n'offre plus que l'aspect du chaos.

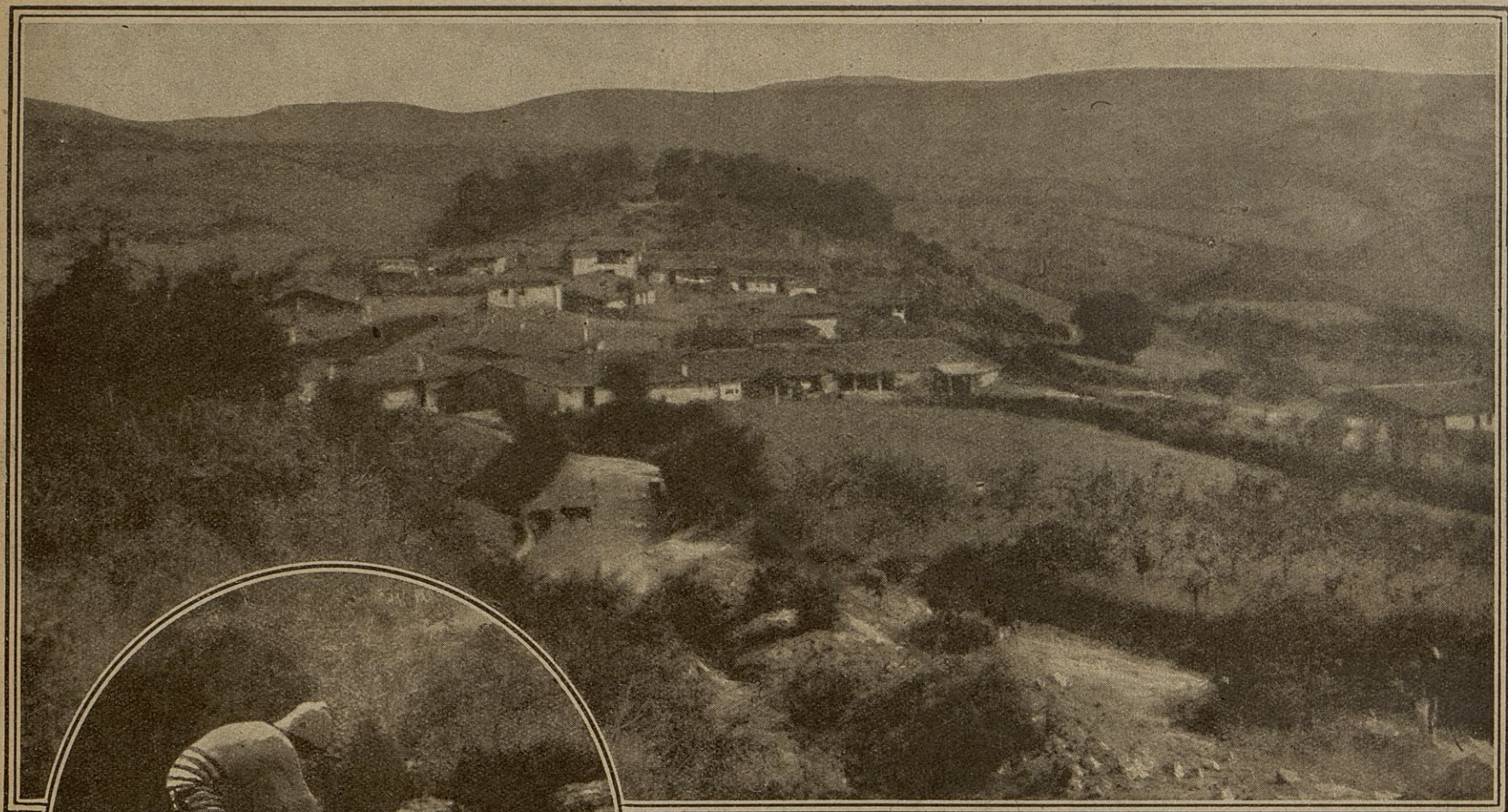


A gauche : Matériel de transport affecté à des marchandises quelconques et qui fut en grande partie broyé par l'explosion.
A droite : Quant aux wagons qui étaient remplis d'explosifs, ils furent hachés au point que l'on ne saurait même assigner une origine à leurs débris; nul cataclysme n'eût produit pareils effets.



A gauche : Des voitures, des camions automobiles furent projetés en l'air et, après des cabrioles fantastiques, retombèrent en pièces sur le sol. — A droite : Quelques obus après leur explosion. On gardera longtemps à New-York le souvenir de cette catastrophe, autant à cause des victimes qui y périrent que de la terreur effroyable qu'elle répandit dans la ville et aux environs.

LES ALLIÉS A SALONIQUE



Le joli village d'Izvor échelonne ses masures pittoresques au flanc d'un coteau sur la rive droite du Vardar. Il est actuellement occupé par les Serbes.



Un coin du village de Bohemica, sur la rive droite du Vardar, qui est en partie occupé par l'armée serbe. Dans le médaillon : Sur le front de Salonique la chaleur est intense et la soif cruelle. On trouve heureusement de loin en loin quelques ruisseaux qui se jettent dans le Vardar. Leur eau fraîche attire nos soldats avides de s'y plonger.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE VI

QUI EST-CE ?

— Quel que soit cet homme, dit Rodolphe d'une voix sombre, il sait tout de nous-mêmes, il sait plus de choses que nous-mêmes, et il vit. Nous sommes maintenant dans l'obligation d'agir...

— C'est incontestable ! fit l'archiduc Jean de Toscane. Si, le 1^{er} février, François-Joseph est encore empereur, nous sommes perdus.

— L'on nous assassinera les uns après les autres, fit le prince Philippe de Cobourg.

— En commençant par moi ! insista Rodolphe avec un ricanement furieux.

La petite porte secrète par laquelle s'était enfui le mystérieux encapuchonné avait été refermée. Par habitude, et parce qu'il n'y avait pas d'autres sièges que les stalles, les onze conjurés avaient regagné leurs places et ils tinrent le suprême conseil.

Tout était étudié, prévu, préparé depuis longtemps. Mais l'on revint sur tous les détails et on les précisa.

Il s'agissait de cette chose formidable, but de l'obscur agitation de mille petites sociétés secrètes liées entre elles par des règlements librement acceptés : le partage en deux Etats de l'empire d'Autriche-Hongrie, l'abdication de François-Joseph, l'accession de Rodolphe au trône d'Autriche, celle de Jean de Toscane au trône de Hongrie, — puis, des guerres coordonnées qui devraient donner : à l'Autriche, toute la côte orientale de l'Adriatique jusqu'à Corfou ; à la Hongrie, la suzeraineté sur les peuples balkaniques baignés par la mer Noire, une ligne ferrée jusqu'à Salonique et Salonique elle-même.

Les « Cent » de Hongrie et les francs-maçons d'Autriche, deux fois par mois, faisaient sur ces projets de belles déclarations entre quatre murs et les portes bien closes ; mais peu d'initiés savaient que les exécutants de ces projets se concertaient sur les marchés mêmes du trône qu'il s'agissait de partager...

Parmi les « Cent », toutefois, un certain nombre était averti, car cette société se composait des Hongrois les plus riches, les plus nobles et les plus influents ; beaucoup vivaient à la Cour de l'Empire...

— Ils seront pour nous des aides précieux, dit Jean de Toscane, mais si nous n'agissons pas maintenant, ils nous poignarderont, entre deux portes, dans les salles mêmes de la Hofbourg... L'encapuchonné de tout à l'heure est certainement l'un d'eux...

— Alors, précisons ! fit Rodolphe.

Ils parlèrent tous, alternativement. Et les voix se faisaient de plus en plus basses. Les moindres détails de l'action furent réglés : le 31 janvier, après le dîner, les douze conjurés, archiducs, princes et seigneurs, demanderaient à François-Joseph de les entendre. Rodolphe dirait : « Mon père, il faut abdiquer ! » Et Jean de Toscane, qui était éloquent, développerait les raisons de cette abdication. La nécessité en serait démontrée par Philippe de Cobourg qui était astucieux...

Si François-Joseph refusait, un des douze conjurés, désigné par le sort, frapperait le vieillard à la tempe d'un coup de marteau. Et quand la mort serait constatée, on précipiterait le cadavre dans l'escalier qui faisait communiquer les appartements privés de l'Empereur avec les salons d'apparat. Cet escalier, où personne autre que François-Joseph ne passait, était étroit, sans tapis, tout en marbre...

Le lendemain, le cadavre serait très naturellement découvert par l'officier du service de la chambre. En effet, ne voyant pas l'Empereur dans son lit, ni dans aucune pièce de l'appartement, mais trouvant la porte de l'escalier ouverte, l'officier... Le reste se devine.

L'archiduc héritier, que ce « douloureux accident » aurait fait empereur, proclamerait immédiatement l'indépendance de la Hongrie, dont les magnats, depuis longtemps travaillés par les « Cent », nommaient roi l'archiduc Jean de Toscane...

Et tout de suite après, pour la double conquête des rives balkaniques, c'était la guerre... une guerre qui, fatalement, entraînerait dans la fournaise toutes les nations de l'Europe.

Tandis qu'une abdication ou un régicide, aggravé

très probablement d'un parricide ou d'un fratricide ; tandis qu'un coup d'Etat et la guerre la plus effroyable qu'eussent envisagée les hommes ; tandis que ces choses se décidaient point par point, le duc Miguel de Bragance dormait le plus paisiblement du monde.

Et il continua de dormir quand ces choses furent définitivement décidées.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. A trois heures du matin, les onze conjurés se séparaient et quittaient chacun de son côté les souterrains de la Hofbourg ; une demi-heure plus tard, Miguel de Bragance s'éveillait en sursaut, avec la perception vague qu'un coup avait été frappé sur son épaule droite. La lumière électrique d'abord l'aveugla ; mais il entrevit une forme noire debout près de son lit. Puis il put rouvrir les yeux sans être ébloui.

— Toi ! Que se passe-t-il ?

En costume de ville avec grand manteau et chapeau à larges bords, la forme noire était Jean de Toscane. Le duc de Bragance ne se demanda pas comment l'archiduc se trouvait là : les douze conjurés avaient chacun une même clef passe-partout qui leur permettait d'entrer les uns chez les autres ; bien entendu, les serrures des maisons et appartements qu'habitaient les « Douze » avaient été combinées de telle sorte que l'unique clef les ouvrait toutes.

— Pourquoi n'étais-tu pas à la « Fraternité du partage » ? demanda Jean de Toscane.

— Mais il n'y avait pas séance ! s'écria Miguel les yeux ahuris, la voix indifférente et calme comme toujours.

— Regarde !

Et Jean tendit à Miguel une « convocation » en

tre injuste et inutile, car il est vrai que je ne savais rien, que je n'ai rien trahi de nos secrets, que cet homme a pris ma place sans ma complicité... Et maintenant, si tu doutes de ma parole, tue-moi... Sers-toi de mon revolver. Il est dans le tiroir de cette table. Personne n'entendra. Tu laisseras l'arme près de ma main. Et tout le monde croira à un suicide...

Miguel se tut. Il avait dit ces paroles terribles avec son accent d'indifférence totale. L'archiduc n'ouvrit pas la bouche, ne fit pas un geste. Et ce fut au moins trois minutes d'un silence effroyable. Ces deux hommes étaient parents, et ils s'aimaient. Mais l'un avait des ambitions telles qu'il aurait tué son propre fils plutôt que d'en laisser compromettre la réalisation...

Et quelle monstrueuse famille, ces Habsbourg, où la folie, le suicide et l'assassinat paraissent à chacune choses si normales, si naturelles, si commodes !...

— Je te crois ! dit soudain l'archiduc.

Miguel de Bragance haussa les épaules, et son visage exprima plus d'ennui que de satisfaction, comme si la perspective d'être tué par la main d'un homme qu'il aimait lui avait fait éprouver une volupté perverse, dont il se séparait à regret.

— Mais alors qui est cet homme ? demanda l'archiduc en s'asseyant de nouveau dans le fauteuil. D'où vient-il ? Comment sait-il ? Par quels moyens est-il parvenu à tout connaître de ce qui...

— L'homme est impossible, trancha Miguel, s'il n'y a pas de félon parmi les « Douze ». L'un de nous parle à un inconnu, et l'inconnu est l'homme au ponce...

— Le félon n'est ni toi, ni moi, ni Rodolphe.

— Ni François-Salvator, ni Louis, ni Cobourg, continua Miguel. Ceux-là, comme toi et Rodolphe, joueraient trop gros jeu, puisque vous risqueriez tous de perdre ce qu'espèrent votre ambition, votre cupidité, votre corruption...

— C'est juste ! fit Jean de Toscane impassible.

— L'indiscret est donc parmi les six autres, qui, comme moi, — et Miguel parlait toujours de sa voix indifférente, — n'ont que leur vie à risquer dans cette affaire. Ils n'en retireront pas beaucoup plus de fortune, d'honneurs et de plaisirs que ce dont ils jouissent maintenant...

— C'est juste ! fit encore Jean de Toscane. Mais pourquoi l'homme au ponce agit-il ?... C'est lui qui a — peut-être, car j'ignore le début de l'intrigue — excité l'attention sensuelle de Rodolphe relativement à Marie Vetsera ; c'est lui qui a révélé à Stéphanie la nouvelle aventure galante de son mari ; c'est lui qui a été cause de la fixation d'une date pour l'affaire du « partage ».

— Tout cela me paraît exact ! murmura Miguel.

— C'est exact ! insista l'archiduc. Mais le motif, la raison de ces ténébreuses et logiques actions, d'ailleurs difficiles et dangereuses ?... Le pourquoi de tout cela ?... Je ne le vois pas plus que je ne vois l'homme. Que veut-il et qui est-il ?

A demi couché sur le lit, le torse et les bras hors des draps et des couvertures, Miguel de Bragance était appuyé sur deux grands oreillers. Il regardait devant lui, les yeux vagues. Une lampe électrique, avec abat-jour mobile, était posée sur une petite table haute au chevet du lit. Et la lumière crue de cette lampe, l'abat-jour étant relevé, tombait droit sur le visage un peu tourné de Miguel qui était ainsi tout éclairé, sauf le bas et l'arrière de la joue gauche.

Assis dans le fauteuil accoté au lit, et tourné vers le chevet, Jean de Toscane, alternativement écoutant et parlant, regardait Miguel de Bragance avec fixité.

Sur les questions répétées de l'archiduc, il y eut un silence...

Les yeux aigus de Jean fouillaient le visage et les yeux de Miguel.

Et Miguel dit enfin de sa voix immuable, tandis que ses yeux n'exprimaient rien :

— Qui est-il ?... Pourquoi pas un amoureux de Marie ?... Elle en a tant eu !... Que veut-il ?... Mais il me semble que... oui ! Tout apparaîtrait assez logique si l'on admettait que l'amoureux a été éconduit, raillé peut-être, ulcéré, désespéré... et qu'il veut se venger... Oui, en effet, ça se tient, je crois !... Se venger de Marie... qui le bafoue, et de Rodolphe... qui est le rival heureux...

Mais l'archiduc bondit et, saisissant au poignet le duc de Bragance :

— Miguel ! gronda-t-il violemment, l'homme au ponce, c'est toi !...

— Tu es fou ! s'écria Miguel.

(A suivre.)



tout semblable à celle que l'archiduc Rodolphe avait trouvée près de la Tanagrénienne.

— Je n'ai pas reçu cela, fit Miguel.

Mais, retournant machinalement le papier, il vit au verso, juste au milieu du triangle que faisaient les plis, une empreinte.

— Le ponce croisé !... s'écria-t-il. Ah ! par exemple !... Raconte-moi, vite !

L'archiduc Jean de Toscane alla vérifier dans les pièces voisines, ferma les portes et tira les tentures. Puis, assis dans un fauteuil contre le lit, il raconta d'une voix basse, en paroles rapides, l'extraordinaire séance de la « Fraternité du partage ».

— Alors, tout est décidé ? fit Miguel, les sourcils froncés et l'air soucieux.

— Oui.

— Pour le 31 ?

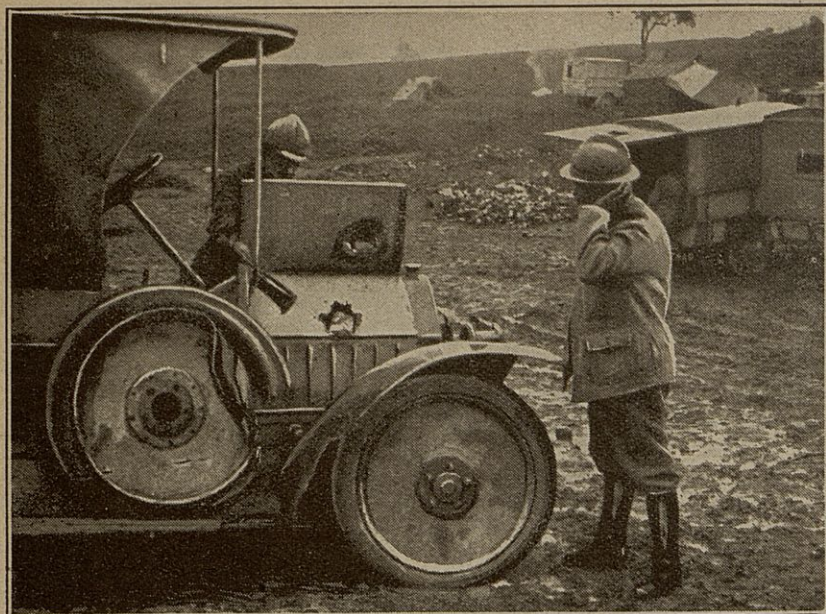
— Exactement... Mais...

Et Jean de Toscane se leva.

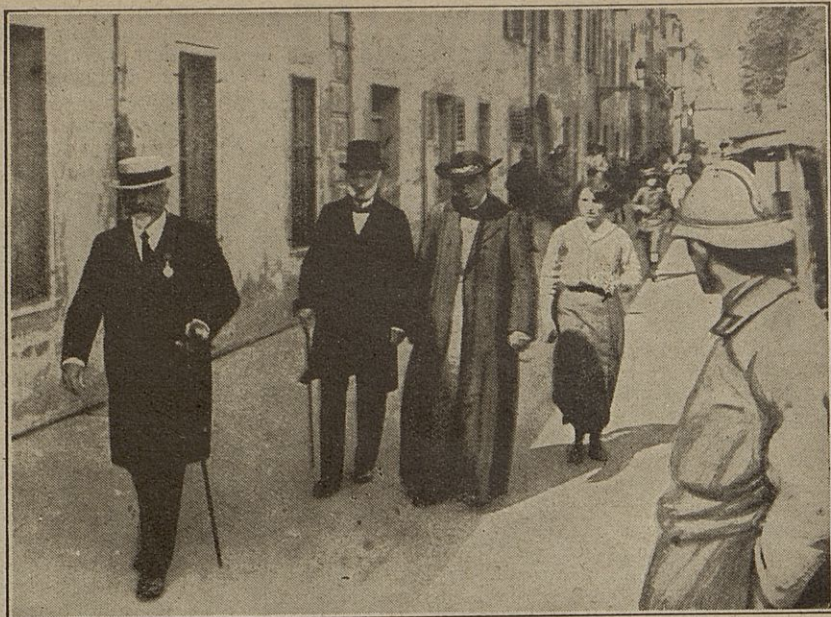
— Mais cet homme avait pris ta place.

Il y avait une menace froide dans le ton de l'archiduc. Miguel comprit. Il dit simplement, ses yeux calmes fixés sur le visage du prince :

— Si je n'avoue pas, et si tu me crois le complice de cet homme, tu vas me tuer, Jean. Ce sera un meur-



Dans la Somme, une auto sanitaire dont l'avant a été transpercé par un obus qui a éclaté à la sortie, déchirant une partie des pneus sans toucher au moteur et sans blesser le conducteur ni le mécanicien. Ils peuvent se venter de revenir de très loin.



A Saint-Dié, la population a applaudi à l'union sacrée, représentée par ce groupe. M. Méline cause amicalement avec Mgr. l'évêque de Saint-Dié, à deux pas de la statue de Jules Ferry. Devant eux, l'adjoint Burlin, que M. Poincaré vient de décorer.

SUR LE FRONT ORIENTAL

La chute de Stanislau aux mains des Russes, que nous donnions dans notre dernier article comme imminente, est un fait accompli depuis le 10. Les flots de l'invasion russe roulent de toutes les directions à la fois vers Lemberg. Dans tous les secteurs, toutes les villes et positions sur la résistance desquelles comptaient les Austro-Allemands tombent successivement au pouvoir de nos alliés. Il est difficile de les suivre en quelques lignes dans leur marche triomphante. A peine peut-on indiquer quelques-uns de leurs coups sur le vaste échiquier que leurs troupes embrassent. Les théâtres principaux des opérations restent la Volhynie et la Galicie, avec Lemberg pour objectif, car de Lemberg on menacera Kovel, centre de la résistance allemande.

Au nord du Dniester, des combats acharnés ont permis aux Russes de passer sur la rive Ouest de la Zlota-Lipa, près de son confluent avec le Dniester ; dans la région de Stanislau, au nord de cette ville, le long de la Bystrytza (affluent Sud du Dniester), refoulant au Nord l'armée de Kœwess, ils ont poussé jusqu'à Zolotvina. Entre Brody et Stanislau, dans la région de Zboroff, ils ont franchi le Loukh, affluent du Sereth ; ils ne sont plus dès lors séparés du Bug que par un plateau de peu d'étendue.

Dans la région des Carpathes, aussi, la lutte se poursuit activement. Au sud de Delatyn, au col de Jablonitza, les Russes ont enlevé une série de hauteurs à l'ouest de Vorokhta, et les Autrichiens y sont en pleine déroute. Dans la région de Kirlibaba, de vives attaques ennemies n'ont pu arracher à nos alliés les positions qu'ils ont récemment conquises.

Bien que les événements qui se déroulent sur ce front soient d'une très grande importance, il s'en prépare d'encore plus considé-



Alexandre Cor, auquel le Gouvernement britannique fait une pension de 65.000 francs, en récompense de sa découverte d'un procédé de teinture. Il est âgé de moins de vingt ans.

rables. Les Allemands apprécient la menace que fait peser sur eux la faiblesse ou l'incapacité de l'Autriche ; peut-être aussi les Autrichiens se rendent-ils compte de leur insuffisance. Toujours est-il que le maréchal Hindenburg a reçu le commandement suprême de toutes les forces germano-autrichiennes contre la Russie, exception faite de la Galicie orientale et de la Transylvanie, où l'archiduc Charles aspire encore à se faire battre. Cette concentration de toutes les forces et de tous les pouvoirs dans les mêmes mains signifie la résolution de résister désespérément à l'invasion russe. Le plus gros objectif de celle-ci étant pour le moment Kovel, les Allemands ont accumulé là les moyens de défense ; ils annoncent qu'ils défendront cette place jusqu'à leur dernier obus.

BALKANS. — L'activité n'a jamais été nulle sur le front des Balkans, où chaque jour a été marqué par quelque fait sans grande importance peut-être, mais de nature à inquiéter le Bulgare et à lui prouver, en tout cas, que nous nous sentons en force pour lui tomber dessus quand l'heure en sera venue. Depuis une quinzaine, ces incidents de guerre deviennent de plus en plus sérieux. Sans entrer dans le détail des actions menées isolément par les Serbes, nous pouvons signaler des opérations d'une certaine envergure, dont voici les plus récentes : le 7 août, expulsion des Bulgares du cimetière de Ljumnitza ; le 10, nos troupes s'emparent de nuit de la gare de Doiran et de la cote 427 voisine. Le 13 et le 15, nous prenons les villages de Petka-Palmis, Bukovo et Matnica, sis au pied de la chaîne du Vélès.

Il est intéressant de signaler la rentrée en scène de la vaillante armée serbe. Reposée de ses fatigues, complètement reconstituée, équipée de neuf, le tout grâce au concours fraternel des alliés, et surtout brûlant de prendre sur l'ennemi commun une revanche éclatante, elle est venue grossir les contingents alliés qui attendent à Salonique le moment de frapper un grand coup.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^d Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

Les séries en cours concernent les lecteurs de la banlieue de Paris et du réseau Saint-Lazare.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 96, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 3 et intitulé : "Une saucisse allemande incendiée".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



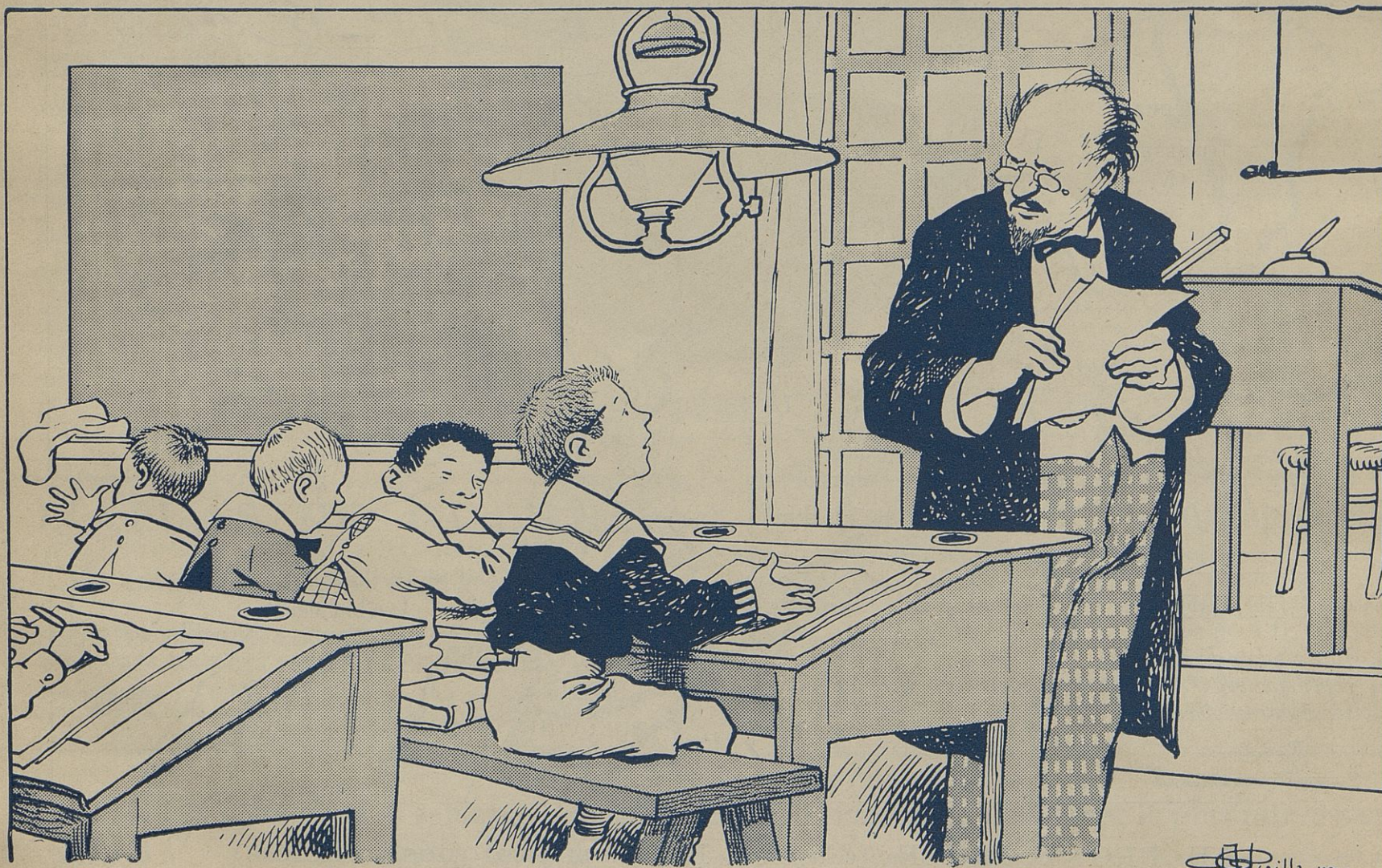
LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



CUISINE ROULANTE, par ALBERT GUILLAUME

— Oui, Monsieur, c'est un « canon contre avions... » dernier modèle...



LA BONNE DÉFAITE OU LE SYSTÈME D, par ALBERT GUILLAUME

— Comment ! élève Roublard, vous n'avez pas pu citer le nom d'un seul des généraux de Napoléon ?...
— Oh ! M'sieur, je les savais, mais la censure les aurait sûrement coupés...